

*1ère version d'une compilation offrant une matière très paradoxale,  
réalisée par F. Germani en juillet 2025.*

Ce qui semble attirer particulièrement son attention chez lui est **la notion d'état de nature** et sa réception par les époques... notamment les jeunes. Il reçoit pourtant de l'impulsion initiatique. Le voici donc parfois cité parmi les Lumières, mais parfois contre. Pas vraiment jugé crédible en matière sociale. Tous se passe comme s'il le respectait du point de vue terrestre, mais pas spirituel. Faciliterait-il un rapport de science de la nature au monde, quand pour Steiner la vie sociale, la science sociale doit trouver ses réponses au-delà du seuil. De plus ce rapport de fuite que permettrait la nature, serait passé passif chez lui le francophone, là où Schiller s'active, germanophone, vers un avenir.

Je pousse peut-être le bouchon un peu loin... mais il y a aussi les passages sur la Révolution française...

A chacun de voir par lui-même.

18840000 - GA001, p.24

### **Le botaniste vu par Goethe**

Les efforts botaniques de **Rousseau** ont eu lieu à peu près à la même époque que sa première rencontre avec Linné. Le 16 juin 1782, Goethe écrit au [duc] Karl August : « Dans les œuvres de **Rousseau**, on trouve les lettres les plus charmantes sur la botanique, dans lesquelles il présente cette science à une dame de la manière la plus compréhensible et la plus gracieuse. C'est bien un modèle d'enseignement et un complément à l'Émile. Je profite donc de cette occasion pour recommander une fois de plus le magnifique royaume des fleurs à mes chères amies. » [WA 5, 347] Les efforts de **Rousseau** en botanique ont dû faire une profonde impression sur Goethe. L'accent mis sur un fait inhérent à la nature du 10 cf. Natw. Très., Vol. 1 [p. 68]. La nomenclature qui vient des plantes et qui leur correspond, l'originalité de l'observateur, l'observation de la plante pour elle-même, en dehors de tous les principes d'utilité que nous rencontrons chez **Rousseau**, tout cela était tout à fait dans l'esprit de Goethe. Tous deux avaient en commun d'être venus étudier la plante non pas dans un but spécifiquement scientifique, mais pour des motifs humains généraux. Le même intérêt les liait au même objet.

18970000 - GA006, p. 72

### **La plante primordiale**



72 les formes existantes, sans se demander comment elles ont été créées à partir d'une forme de base : « Nous comptons autant d'espèces que de formes différentes créées en principe » : tel est son principe. Goethe cherche dans le règne végétal ce qui est efficace, ce qui crée l'individu en spécifiant la forme de base. Goethe trouve chez **Rousseau** un rapport plus naïf au monde végétal que chez Linné. Le 6 juin, il écrit à Karl August : "Dans les œuvres de **Rousseau**, on trouve des lettres tout à fait charmantes sur la botanique, dans lesquelles il expose cette science à une dame de la manière la plus compréhensible et la plus délicate. C'est un modèle d'enseignement et un supplément à l'Émile. Je profite donc de l'occasion pour recommander à nouveau le beau royaume des fleurs à mes belles amies". Dans son « Histoire de mes études botaniques », Goethe explique ce qui l'a attiré vers les idées botaniques de **Rousseau** : "Son rapport avec des amis et des connaisseurs des plantes, en particulier avec la duchesse de Portland, a peut-être orienté sa perspicacité vers plus de largeur, et un esprit comme le sien, qui se sent appelé à prescrire aux nations l'ordre et la loi, a dû cependant arriver à la supposition que, dans l'immense royaume des plantes, il ne pourrait apparaître une si grande diversité de formes sans qu'une loi fondamentale, même cachée, ne les ramène toutes à l'unité. " Une telle loi fondamentale, qui ramènerait la diversité à l'unité, dont vous êtes originellement parti, cherche aussi Goethe.

18980000 - GA092, p. 91-92

### **Avec Fichte : un même mépris des anciens ?**

Le rejet du romantique vis-à-vis du naturel, humain s'exprime chez Tieck de la manière la plus abrupte dans sa critique de la tendance à l'antiquisation de Schiller et de Goethe. Il est absolument un ennemi de l'humanisme, qui transpose l'éducation et la vision antiques dans la vie moderne. Il ne se promet un épanouissement de l'art que s'il puise/aspire son contenu dans le sol du national. Dans « Goethe et son temps », il se prononce contre l'humanisme : "Il serait souhaitable qu'une tête aussi géniale comme était **Rousseau** ou Fichte, avec la même partialité/unilatéralité, peut-être même plus aiguë, que celle dont ils ont fait preuve en écrivant sur l'État commercial fermé et les dommages causés aux sciences, veuille démontrer quel inconvénient nous a apporté la connaissance des anciens. Comment tout ce qui existait jusqu'alors encore dans la mémoire a été réduit au mépris, comment tout effort nouveau, bon et juste a été entravé, comment ce qui est propre et patriotique a souvent été détruit par une adoration pervertie et une demi-compréhension des anciens". Et dans son conte dramatique « Leben und Taten des kleinen Thomas, genannt Däumchen » (Vie et actions du petit Thomas, dit Poucet), il se moque en présentant ironiquement des objets empruntés aux contes populaires, par exemple les bottes de sept lieues, sous un jour antique :: "Croyez-moi, je vois bien que ces bottes nous viennent de l'ancienne Grèce ; non, non, aucun moderne ne fait un tel travail, si sûr, si simple, si noble dans la coupe, de telles gravures ! C'est une œuvre de Phidias, je ne peux pas m'en priver. Voyez donc, quand je pose l'un d'eux comme ça, tout en relief, plastique, en grandeur tranquille, pas de superflu, pas de fioritures, pas d'accessoires gothiques, rien de ce mélange romantique de nos jours, où la semelle, le cuir, les rabats, les plis, les touffes, le foudre, tout doit contribuer à produire de la variété, de l'éclat, un être éblouissant qui n'a rien d'idéal ; le cuir doit briller, la semelle doit craquer, misérable rime, cette consonance à l'entrée ; Je me suis formé d'après l'an-



«...cien, ils ne nous laissent tomber dans aucune de nos aspirations/vellétés» Cela Tieck laisse dire au cordonnier de la cour. Le monde moderne, la vie moderne sont fondamentalement différents de ceux des Grecs, estime Tieck. C'est pourquoi il condamne le transfert de la manière antique dans la dramaturgie moderne, comme l'ont exigé Goethe, Schiller et les deux Schlegel. Chez les Grecs aussi, Tieck apprécie surtout ce qui se rapproche de la modernité dans la représentation et la conception, comme par exemple les drames d'Euripide, tandis que les Grecs/Grécomanes se sentent plus attirés par Sophocle et Eschyle, dans lesquels la spécificité grecque s'exprime de manière plus pure. Les éloges que Goethe et Schiller font d'Aristote déplaisent profondément à Tieck. Il voit une différence fondamentale entre les conditions de vie du drame grec et celles du drame allemand.

Chez les Grecs, l'accent était mis sur le façonnement de la fable, des actions ; chez les modernes, l'élaboration des caractères est la chose principale. "Le drame moderne est manifestement très différent de l'ancien, il a baissé le ton, les motifs, le dessin des caractères, les aléas de la vie ressortent davantage, les forces de l'âme et les humeurs se développent plus clairement, la composition est plus riche et plus variée et la relation à la vie publique, à la constitution, à la religion et au peuple est soit réduite au silence, soit dans un tout autre rapport avec l'œuvre elle-même. L'importance de la vie, son égarement, l'individuel, l'étrange sont davantage évoqués ; et les auteurs qui ont voulu, par moments, prendre le ton rond et plein de l'ancienne tragédie, sont presque toujours tombés dans la bombance et le ton de Sénèque".

19010000 - GA031, p. 410-411

## **Parmi Kant, Goethe, Copernic pour la force des idées**

IV Friedrich Paulsen a un jour caractérisé en termes remarquables la face cachée de notre époque. Dans son essai : « Kant, le philosophe du protestantisme », il dit : "La signature de notre siècle qui s'achève est : foi dans le pouvoir, incrédulité dans les idées. A la fin du siècle dernier, l'aiguille du temps était inversée : la foi dans les idées était omniprésente, Rousseau, Kant, Goethe, Schiller étaient les grandes puissances de l'époque. Aujourd'hui, après l'échec des révolutions idéologiques de 1789 et 1848, après les succès de la politique de puissance, le mot d'ordre est la volonté de puissance". Il ne fait aucun doute que notre époque n'a pas la compréhension de la mission d'un véritable idéalisme. Goethe s'est exprimé une fois : celui qui a vraiment compris la signification d'une idée, ne se laisse pas dérober la foi en elle par une apparente contradiction avec l'expérience. L'expérience doit se plier à l'idée reconnue une fois comme juste. Actuellement, une telle pensée trouve peu d'écho. Les idées ont perdu leur force de frappe dans notre vie de représentation. On renvoie aux « intérêts pratiques », à ce qui « peut s'imposer ». On devrait quand même une fois réfléchir que l'histoire du progrès de l'esprit même, si elle est vue du bon point de vue, prouve la force de frappe des idées. Je veux vous indiquer un exemple parlant. Lorsque Copernic a émis la grande idée des orbites des planètes autour du Soleil, on pouvait, du point de vue de la pratique astronomique, lui opposer toutes sortes d'objections. Les faits dont on avait l'expérience étaient en partie en contradiction avec la doctrine de Copernic. Du point de vue de l'astronome pratique, ce n'est pas Copernic qui avait raison à l'époque, mais Tycho Brahe, qui lui rétorqua : « La Terre est une masse grossière, lourde et malhabile à se mouvoir, comment Copernic peut-il maintenant en faire une étoile et la faire tourner dans les airs ? » L'évolution histo-



rique a donné raison à Copernic, parce que, voyant la justesse de l'idée une fois conçue, il s'est élevé à la croyance que les faits ultérieurs feront disparaître l'apparente contradiction.

19010000 - GA031, p. 419

### **...dans nos forêts se promènent Zoroastre, Moïse, Socrate, Dante, Rousseau...**

Kunowski ne veut aucune lutte des races ; il veut transférer ce qui est significatif de toutes les races dans la culture de l'avenir : « La loi morale du Juif, l'Etat du Romain, l'art du Grec, la pyramide de l'Egyptien » doivent s'unir en nous, afin que nous puissions « travailler de manière indépendante dans la forge du monde ». Cette pensée apparaît de manière particulièrement belle dans la déclaration suivante : « Sur nos autels reposent la croix, la demi-lune et l'arche d'alliance, dans nos forêts se promènent Zoroastre, Moïse, Socrate, Dante, Rousseau, dans nos prairies poussent à nouveau Jérusalem, Athènes, Sparte, Florence et Paris ». Au point de vue racial étroit, Kunowski oppose le sien en ces termes : « Le but de la conquête du monde n'est pas de répandre le type allemand inchangé, mais plutôt de produire un nouvel humain de culture qui ne soit ni germanique, ni romain, ni sémite ». Cette idée culmine dans la phrase : « Les peuples deviennent par la fusion des peuples dans l'ardeur d'une nouvelle culture qui brûle la haine raciale ».

19040428 - GA052, p. 381

### **La folie comme vérité partielle corrigée par la théosophie**

Les symptômes de la maladie mentale peuvent être présents chez les esprits considérés comme des guides de l'humanité. On a trouvé des symptômes de folie circulaire chez Schopenhauer, de paranoïa chez Tasso, Rousseau et ainsi de suite. Certes, le même auteur a qualifié de faibles d'esprit un nombre encore plus grand, une quantité encore plus grande d'humains. C'est notamment l'auteur du livre sur l'imbécillité physiologique de la femme qui touche ainsi la seconde moitié de l'humanité. Il serait facile de considérer l'auteur sous son propre angle et de l'examiner à la loupe - mais toutes ces choses ne font pas rire du tout. Mais la science matérialiste doit y venir, car ce sont des vérités partielles. Mais on ne peut parvenir à la bonne lumière que si l'on voit l'esprit qui agit derrière. On voit alors qu'un développement spirituel plus élevé doit souvent être acheté avec les mêmes symptômes que la santé avec d'autres symptômes. On le peut seulement en les considérant de haut en bas, c'est-à-dire en les expliquant du point de vue théosophique.

19050000 - GA033, p. 9

### **Grandes choses au service d'un idéal, Goethe : facultés en soi**

LITTÉRATURE ET VIE SPIRITUELLE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE 1795-1840

A la fin du dix-huitième siècle, Goethe avait atteint l'apogée de son développement. À partir d'un esprit qui regardait les détails de l'expérience sensible ustement avec autant d'impartialité qu'il était en état d'explorer les secrets les plus profonds de la vie de la nature et de l'humain, il avait créé une vision du monde qui apparaissait comme l'accomplissement de ce à quoi les meilleures têtes du dix-huitième siècle



avaient aspiré. Cette vision du monde s'est avérée d'une fécondité illimitée pour les temps suivants : un effet tel que celui exercé par Goethe sur le neuvième siècle ne peut guère être comparé à quoi que ce soit d'autre dans l'histoire spirituelle de l'humanité. La raison en est l'universalité de l'esprit de Goethe, qui a amené Wieland à qualifier son grand contemporain de « plus humain des humains ». C'est par cette polyvalence de son esprit que Goethe se distingue de ceux qui, avec lui, ont provoqué la grande révolution spirituelle à la frontière des XVIIIe et XIXe siècles. Voltaire, Rousseau, Lessing, Herder, Kant et Schiller ont accompli de grandes choses en mettant leur création au service d'un idéal ; Goethe par contre apporta une diversité de facultés humaines en soi ainsi à formation qu'elle se tinrent en complète harmonie.

19050000 - GA033, p. 32-34

### **L'appel à la naturalité entraverait la révolution des esprit**

En France, où la révolution politique a provoqué la rupture la plus radicale avec le passé, où l'appel de Rousseau à la naturalité et à la liberté a le plus fortement retenti, la révolution des esprits a progressé le plus lentement. Les personnalités véritablement libres ont dépensé leur énergie à la tribune ou dans les assemblées populaires ; elles n'ont pas trouvé de temps pour l'art. Mais un poète ne doit pas être oublié lorsqu'on parle de l'époque de la révolution : le Hölderlin français, André Chénier. Lui aussi a trouvé son idéal dans l'hellénisme et a développé son talent dans de beaux poèmes lyriques accrocheurs. Il fut le précurseur du romantisme français. Son frère, Marie Joseph Chénier, était un représentant radical de la poésie révolutionnaire, à laquelle il resta fidèle même après que le soulèvement populaire français eut débarqué dans le port du napoléonisme. Le poète de la Marseillaise, Joseph Rouget de l'Isle, est encore à citer comme un poète révolutionnaire au sens propre du terme. Ce n'est pas sans raison que l'on a dit que de l'Isle immortalisait l'enthousiasme et André Chénier la douleur du soulèvement populaire. Pour cela, ce dernier s'est aussi attiré la haine des hommes (épris) de liberté et a dû finir sur l'échafaud/l'appareil de sang. Les hommes de la liberté ne pouvaient pas supporter que quelqu'un amène aussi en mots les côtés tristes de la révolution. La grandeur impitoyable de Napoléon ne tolérait rien de significatif à côté de lui ; Antoine Arnault et Pierre Lebrun sont les poètes qui ont trouvé le ton qui a plu au grand Napoléon. Anne Louise Germaine de Staël, une femme qui avait absorbé les opinions dominantes/régnautes en Allemagne lors de ses voyages et qui était une championne des vues modernes, n'a pas trouvé l'approbation/applaudissement de César. Le romantisme allemand mis de côté le chemin depuis l'exaltation des conceptions de Goethe, tirées de l'art antique, en passant par l'approfondissement des représentations mystico-chrétiennes d'une époque révolue, jusqu'aux services de larbin qu'il a rendus à l'ultramontanisme romain et aux appétits absolutistes des princes à l'époque de la réaction. Ce fut un parcours à travers une période de grandeur vers une décadence fatale. Les Français ont atteint cette dernière étape beaucoup plus rapidement. Dès 1802 paraissait « Génie du christianisme ou les beautés de la religion chrétienne » de François René Vicomte de Chateaubriand, dans lequel on vantait la beauté et la grandeur du christianisme, par rapport à tous les fruits que peuvent apporter la raison et les lumières. Le même écrivain poursuivra plus tard cette exaltation du christianisme dans son poème « Les



martyrs ». Alphonse de Lamartine fut un émule lyrique de Chateaubriand, qui ajouta à l'esprit mystique le sentiment nécessaire. Un poète avec toutes les faiblesses et les qualités du caractère populaire français était Pierre Jean Béranger, l'aimable poète de chansons, qui avait à sa disposition une sensualité charmante, une rhétorique mélodieuse et aussi une trivialité flatteuse. En même temps que ces poètes, qui ont préparé le romantisme français, apparut bien plus tard que le romantisme allemand et anglais, le prosateur Paul Louis Courier, défenseur sincère et spirituel de la liberté, a aussi œuvré pendant la période sombre de la réaction française, où les voix comme la sienne n'étaient pas les bienvenues. Tous les mouvements littéraires décrits ici sont liés aux grandes aspirations politiques et intellectuelles du tournant des XVIIIe et XIXe siècles. Ils ont été remplacés par les courants intellectuels qui ont accompagné les révolutions politiques du milieu du siècle.

19050000 - GA033, p. 285

À l'université, Jean Paul ne recherchait qu'une stimulation variée. Il allait de soi, selon la tradition familiale, qu'en tant que fils aîné d'un ecclésiastique, il étudie la théologie. Si l'intention de devenir théologien a jamais joué un rôle chez lui, cela n'a en tout cas pas duré longtemps. Il écrit à son ami Vogel : « Je me suis fixé comme règle dans mes études de ne faire que ce qui me plaît le plus, ce pour quoi je suis le moins maladroit et ce que je trouve déjà utile et considère comme tel. Je me suis souvent trompé en suivant cette règle, mais je n'ai jamais regretté cette erreur. - L'étudier ce qu'on n'aime pas, c'est lutter contre le dégoût, l'ennui et la lassitude pour obtenir un bien qu'on ne désire pas ; c'est-à-dire gaspiller les énergies que l'on se sent créées pour autre chose sur une chose où l'on ne peut pas progresser, et les retirer de la chose où l'on pourrait progresser ». En tant qu'humain spirituel en quête de plaisir qui ne recherche que ce qui développera les pouvoirs qui sommeillent en lui, il vit à l'université. Il assiste aux conférences sur le Jean avec Maître Weber, sur les Actes des Apôtres avec More ; sur la logique, la métaphysique et l'esthétique par Platner, sur la morale par Wieland, sur les mathématiques par Gehler ; sur la philologie latine avec Rogler. Il lit à côté de cela Voltaire, Rousseau, Helvétius, Pope, Swift, Young, Cicéron, Horace, Ovide et Sénèque. Les entrées de journal et les études dans lesquelles il recueille et traite ce qu'il a entendu et lu deviennent des volumes épais. Il développe une capacité de travail et une envie de travailler presque surhumaines. Il expose ses vues dans des traités qui reflètent la lutte pour une vision du monde libre, indépendante des préjugés religieux et savants.

19050000 - GA033, p. 359-360

## **Parmi les Lumières influentes**

Les conditions de vie misérables à Biberach furent rendues un peu plus supportables pour Wieland par le fait qu'en 1761, l'ancien ministre de l'électorat de Mayence, le comte Stadion, s'était installé dans le château voisin de Warthausen, chez qui vivaient aussi le conseiller d'État la Roche et son épouse Sophie. Elle était l'ancienne petite amie de Wieland. Wieland est entré dans cette maison en tant que bon ami et toujours un hôte bienvenu. Le goût français, une certaine attitude libre, voire légère, envers la vie et l'expérience du monde étaient ici chez eux. Pour le poète, qui fut aussi accueilli avec une chaleureuse amitié par Sophie la Roche, ce fut la plus merveilleuse inspiration. Ce dont il était parlé était tout à fait dans l'esprit des Lumières,



portait à bien des égards un caractère de dépendance au doute et était inspiré par Voltaire, Rousseau, les encyclopédistes français d'Alembert, Diderot et d'autres. - À travers tout cela, Wieland lui-même a perdu la lourdeur que son style de vie avait encore en raison de ses circonstances antérieures. Une vision du monde purement artistique émerge de plus en plus. La sobriété, immergée dans la grâce et la beauté charmante, devint pour lui plus précieuse que l'aperçu des hauteurs surnaturelles de l'idéal. Une telle attitude place la vie plus haut que toute réflexion et toute méditation sur la vie. Même si la raison synthétique humaine ne suffit pas à épuiser les véritables profondeurs de l'existence/être-là ; cette raison synthétique est maintenant une fois là, et on se tiendrait à elle. Même si la sensorialité est trompeuse, cette sensorialité est donnée à l'humain, il devrait s'en réjouir. C'est en ces termes que l'on peut résumer la confession qui apparaît en arrière-plan des créations de Wieland à l'époque de Biberach. En 1764, il publie le roman « La victoire de la nature sur l'exaltation, ou les aventures de Don Sylvio de Rosalva ». En 1765, ses « Récits comiques », et 1766 et 1767, en deux volumes, l'« Histoire d'Agathon ». Avec le « Don Sylvio » et les « Récits comiques », il s'attira désormais l'aversion des klopstockiens, tout comme il avait été accueilli auparavant avec joie dans leur cercle. - Et il ne pouvait manquer que la nouvelle façon de sa création trouva bientôt des imitateurs non appelés, pour qui il ne s'agissait pas de représenter le sensible sous une forme artistique, mais simplement de décrire la bassesse même. Wieland dû expressément souligner qu'il n'aurait rien à créer avec de tels débuts non artistiques.

19050000 - GA033, p. 366-368

## État de nature et/ou progrès

Son impact pour l'université a été extrêmement significatif. Même si Wieland n'était pas un pionnier dans le domaine de la philosophie, il avait néanmoins acquis une connaissance approfondie des grandes questions mondiales et des héros spirituels dans les limites qui lui avaient été fixées. Et c'est toujours revigorant quand quelqu'un est capable de parler de ces choses à ses auditeurs de telle manière qu'ils comprennent que les énigmes du monde peuvent être non seulement des questions scolaires, mais des questions de vie. Une approche nouvelle, fraîche sorti des cours de Wieland à l'université. Il a parlé de choses philosophiques, littéraires et historiques. - Et ce qui est essentiel, c'est que tout cela a eu une répercussion sur la façon propre à Wieland. Il a dû repenser, dans un contexte systématique, des choses qui lui avaient auparavant traversé son âme de manière plus fragmentaire. De plus, l'époque imposait à chaque penseur certaines exigences dans ce sens. C'était l'apogée des Lumières. Les influences de Rousseau, des penseurs des Lumières et des matérialistes scientifiques français, ainsi que de la philosophie libre-penseuse/spirituelle allemande, avaient mis à flot la réflexion. La nomination de Wieland à une chaire de philosophie tomba tout de suite dans une époque où l'humanité réfléchissait intensément sur ses tâches, sur ses objectifs, sa liberté et autodétermination. Il était évident que Wieland devait faire face à tout cela. Rousseau avait donc vu dans l'état de nature, la seule possibilité de bonheur et dans toute civilisation seulement une évolution vers des états/contextes malheureux. Celui qui ne voulait pas céder au désespoir face au progrès de l'humanité ou à l'indifférence à son égard devait se demander par quels moyens un développement supérieur était possible. De toutes parts se faisant valoir, un sentiment /une sensation que l'humanité serait passée d'une sorte



d'état d'immaturation à celui de maturité. Les représentations de croyances originelles anciennes étaient ébranlées. En réponse à ces exigences contemporaines, Kant a donc posé la question dans un essai sur les Lumières : « Qu'est-ce que les Lumières ? » et répondu par ces mots : « Humain, aie le courage d'utiliser ta raison synthétique. » Toutes ces questions ont joué un rôle dans les réflexions de Wieland lorsqu'il préparait ce qu'il avait à dire à ses auditeurs à Erfurt. Et elles ont d'abord pris une forme qui correspondait à son inclination pour les tâches pédagogiques. Il en résulta un roman intitulé « Le Miroir d'or ou les rois de Sheshian », publié en quatre volumes en 1772. Sous l'habit d'un conte oriental, il présente ses réflexions sur la meilleure forme d'état et d'éducation populaire/du peuple. Il montre ce qui peut être une bénédiction et ce qui peut être une ruine pour un État. Dans la personnalité de Danischmend, il incarne un homme d'État qui éduque en même temps ses princes. - Wieland a voulu avec cela créer un livre entièrement contemporain. Et il ça lui a réussi. Parce qu'il a fait une grande impression sur beaucoup avec ça. Les idées du temps jouent aussi un rôle dans l'ouvrage imprimé de 1770. « Contributions à l'histoire secrète de l'esprit et du cœur humains. Tiré des archives de la nature ». L'idée sous-jacente est que l'état heureux de nature décrit par **Rousseau** serait une illusion. L'humanité ne devrait pas rêver d'un bonheur qu'elle a une fois possédé et qu'elle a ensuite perdu, mais devrait voir sa tâche dans un développement en avant futur.

19050121 - GA051, p. 221-222

## Un autre mouvement dans les Lumières ?

En France, inspirée par le sensualisme anglais, une vision rationaliste et matérialiste émerge. On commença à tirer/dériver l'âme des conditions matérielles, du substantiel ; on essaya d'expliquer tout ce qui est spirituel à partir du physique. Les encyclopédistes laissèrent émerger/provenir l'esprit de la matière. Les tourbillons de mouvements atomiques étaient l'alpha et l'oméga de ce que l'on voyait dans le monde. « L'humain est une machine », voilà à peu près comment Lamettrie formule son credo matérialiste. Lorsque Goethe se familiarisa avec les écrits de ces matérialistes français - le « Système de la nature » de Holbach - il se plaignit de son malaise face à la présomption de vouloir expliquer le monde entier avec quelques concepts empalés. À côté, il y avait aussi un autre mouvement, celui qui provenait de **Rousseau**. Les écrits de **Rousseau** ont fait la plus grande impression sur les hommes les plus significatifs de cette époque. Il est raconté de Kant que lui, qui était un grand pédant, entreprenait sa promenade quotidienne avec une telle ponctualité que les habitants de Königsberg pouvaient régler leurs horloges sur elle. Mais une fois, au grand étonnement des citoyens, le philosophe resta absent quelques jours ; il avait lu les écrits de **Rousseau**. Ils l'avaient tellement captivé qu'il en avait oublié sa marche habituelle. Les fondements de toute la culture ont été remis en question par **Rousseau**. Il avait posé la question de savoir si l'humanité avait progressé grâce à la culture, et il avait répondu à cette question par la négative. Selon lui, les humains étaient plus heureux dans l'état de nature qu'ils ne le sont aujourd'hui, lorsqu'ils ont laissé leur personnalité dégénérer. Aux temps où l'humain, s'appuyant sur de vieilles traditions, croyaient encore connaître quelque chose sur les pendants/rapports du monde, ils n'étaient pas aussi concentrés/placés sur la personnalité. Maintenant où la personnalité avait rompu les chaînes de connexion entre elle et le monde, la question se posait : comment cette personnalité pouvait-elle à nouveau s'établir fermement dans le



monde ? On ne croyaient pas pouvait rien savoir de l'origine du monde et de l'âme. Mais si rien n'était stable dans le monde, le besoin de meilleures conditions devait devenir puissant dans tous les cœurs. C'est ici que naquirent les aspirations révolutionnaires du XVIIIe siècle. Cela était lié avec le courant matérialiste. Un bon chrétien du XVIIe siècle n'aurait pas pu parler ainsi de liberté, d'égalité et de fraternité. Cette aspiration à la liberté doit être considérée comme la tendance la plus distinctive de cette époque. Schiller était jeune à l'époque où les idées de liberté mûrissaient. Les idéaux de **Rousseau**, comme nous l'avons déjà mentionné, ont fait une forte impression sur les hommes allemands les plus éminents, tels que Kant, Herder, Wieland, etc. Le jeune Schiller fut aussi captivé par ce mouvement. On le retrouve déjà occupé à lire **Rousseau**, Voltaire et d'autres à la Karlsschule/l'école de Karlsruhe. Le temps s'était arrêté à ce moment-là ; les classes supérieures avaient perdu tout soutien moral ; la tyrannie extérieure régnait aussi sur l'école. Chez Schiller, nous trouvons une profondeur de caractère particulière, qui s'est manifestée dès l'enfance par une inclination vers la religion. À l'origine, il avait l'intention d'étudier la théologie, car tout son esprit le poussait à explorer les questions les plus profondes de l'existence/être-là. C'était une forme de cette aspiration à la liberté qui a pris cette forme particulière en Allemagne : la piété unie à un désir infini d'émancipation. Le besoin de liberté individuelle, et pas seulement la religion, transparait également dans le « Messie » de Klopstock. Tout de suite dans sa sensibilité religieuse, l'Allemand voulait être libre. Le « Messie » fit une impression considérable sur Schiller. Schiller choisit d'étudier la médecine. La manière dont il aborda la médecine est liée aux questions qui le préoccupaient avant tout. En étudiant sérieusement la nature, il cherchait à trouver des réponses à ces questions qui se posaient à lui. L'enseignement dispensé à la Karlsschule devait avoir une influence très importante sur lui. Les défauts qui caractérisent souvent l'enseignement secondaire actuel n'existaient pas à la Karlsschule. La physique et les sciences de la nature y étaient enseignées de manière approfondie, mais c'était la philosophie qui était au centre des études. Des questions sérieuses de métaphysique et de logique y étaient abordées. Schiller aborda ses études de médecine avec un esprit philosophique. La manière dont il les appréhenda est importante et significative pour sa vie. On ne comprend pas tout à fait Schiller si l'on ne lit pas les deux thèses qu'il rédigea après avoir terminé ses études. Elles traitent des questions suivantes : « Quel est le lien entre la matière et l'esprit ? » - « Sur le lien entre la nature animale et spirituelle de l'humain. » Il ne nous reste que peu de choses de la première thèse. Dans la seconde, Schiller se pose la question suivante : comment avons-nous à imaginer l'action de la matière dans le corps humain ?

19050504 - GA053, p. 400

## **La culture serait un produit du déclin.**

Ce fossé a été creusé par un autre courant de l'esprit, celui qui s'est rattaché à Jean-Jacques **Rousseau**. **Rousseau** avait, dans une certaine mesure, rejeté la culture moderne de l'époque. Il avait trouvé qu'à travers cette culture, l'humain s'était aliéné, s'était arraché à la nature. Il ne s'était pas seulement éloigné de la nature par sa vision du monde ; il ne pouvait plus trouver le lien avec la source de la vie. Il devait donc aspirer à retourner à la nature, et c'est ainsi que **Rousseau** pose le principe qu'au fond, la culture a éloigné l'humain des véritables harmonies de la vie, qu'elle



serait un produit du déclin.

19051009 - GA093a, p. 114

## **Pas encore un humain qui n'exprime que lui-même.**

XV Berlin, le 10 octobre 1905

Tout ce qui est enseigné aujourd'hui dans la théosophie était aussi contenu dans les écoles rosicruciennes du 14<sup>ème</sup> siècle. Mais la formation interne du courant rosicrucien était strictement occulte. Dans une telle formation occulte, on fait très peu de cas du langage, de la façon et la manière dont on s'exprime. Au sein du monde des XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles vivait une sorte d'humains simples, qui n'étaient pas connus comme des érudits particuliers, qui n'occupaient pas non plus une position sociale particulière, mais qui transmettaient le courant occulte des Rose-Croix. Ils n'étaient jamais très nombreux. Il n'y avait jamais plus de sept véritables initiés à la fois ; les autres étaient des élèves secrets de différents degrés. Les Rose-Croix étaient les messagers de la Loge blanche. C'est d'eux que partaient en réalité les événements importants pour le monde. Tout ce qui s'est passé d'important à cette époque se retrouve dans les derniers fils de la Loge des Rose-Croix. Extérieurement, ce sont de tout autres qui ont fait l'histoire de l'Europe, mais intérieurement, ils étaient les instruments des individualités occultes. Même **Rousseau** et Voltaire étaient les instruments d'individualités occultes qui se tenaient derrière eux. Ces individualités occultes ne pouvaient pas se présenter sous leur propre nom. La stimulation qu'elles donnaient à d'autres humains dans l'exercice de leur mission pouvait être extérieurement très simple et discrète. Parfois, la brève rencontre avec un tel homme simple était l'occasion de donner la bonne impulsion aux instruments des individualités occultes. Jusqu'à la Révolution française, des puissances occultes se tiennent aussi derrière les grands hommes d'État. Ensuite, elles se retirent progressivement, car les humains doivent devenir eux-mêmes maîtres de leur destin. Pour la première fois, les humains s'expriment en tant qu'humains dans les discours de la Révolution française.

19051012 - GA054, p. 43-44

## **Rousseauisme et lutte pour la vie.**

Il y a quelque chose à la mesure de loi dans toute la nature, quelque chose auquel on ne peut pas échapper. - Vous pouvez alors dire : mais les chercheurs étaient peut-être des humains tout à fait humains qui, dans leur idéalisme le plus profond, aspiraient et souhaitaient la paix, l'équilibre. Mais leur statut, leur science, les a convaincus qu'il n'en était rien, et c'est peut-être le cœur en sang qu'ils ont écrit leur théorie. - Ce serait une objection si quelque chose de tout à fait différent n'était pas d'abord intervenu. Nous pouvons dire que dans toute l'Europe occidentale et centrale, dans les années soixante et soixante-dix, parmi tous ceux qui pensaient penser scientifiquement et en termes d'économie nationale, la théorie mentionnée/caractérisée était monnaie courante. La voix selon laquelle la guerre et le combat étaient une loi de la nature à laquelle on ne pouvait échapper était courante. On avait fait table rase, croyait-on, de la vieille conception de **Rousseau** selon laquelle seule la contre-nature humaine avait introduit la lutte et la guerre, l'opposition et la dysharmonie dans la paix générale de la nature. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le sentiment **rousseau**iste était encore répandu, selon lequel si l'on observe la vie et l'activité de la na-



ture, qui n'est pas encore influencée par la suprématie de l'humain, on voit alors partout l'harmonie et la paix. Seul l'humain, avec son arbitraire et sa culture, a introduit la lutte et le conflit dans le monde. - C'était encore la vision de **Rousseau**, et les chercheurs nous assuraient dans le dernier tiers du XIXe siècle : oui, ce serait bien s'il en était ainsi, mais ce n'est pas le cas. Les faits nous enseignent le contraire. Et pourtant, nous nous demandons sérieusement : est-ce le sentiment qui a parlé ou les faits ? Nous pourrions difficilement objecter si les faits parlaient de cette manière. En 1880, un homme remarquable se présenta, un homme qui donna une conférence à la Naturforscherverammlung (assemblée des chercheurs sur la nature) de 1880 à Saint-Pétersbourg en Russie, une conférence d'une grande et profonde importance pour tous ceux qui s'intéressent de près à cette question. Cet homme est le zoologiste Keßler. Il est mort peu de temps après. Sa conférence portait sur le principe de l'entraide dans la nature. Pour tous ceux qui s'intéressent sérieusement à ce genre de choses, la recherche et la maturité scientifique qui en découlent sont d'un genre tout à fait nouveau. Pour la première fois dans les temps modernes, des faits tirés de la nature entière ont été rassemblés, qui prouvent que toutes les théories antérieures sur la lutte pour l'existence ne concordent pas avec la réalité.

19060000 - GA265, p. 143-144

### **Comme exemple pour l'expression d'initié.**

Notes prises par les participants lors d'une heure de préparation à partir de deux exposés de Rudolf Steiner I Sans indication de lieu ni de date, probablement Munich 1906 <sup>1)</sup>

Le savoir théosophique n'est accessible à tous les humains que depuis quelques décennies, mais tant que les humains penseront et aspireront à ce qu'il y a de plus élevé, tant qu'ils se poseront des questions sur le monde originel, sur le but de la vie, il y aura une théosophie. Mais la théosophie n'a pas toujours été amenée au monde comme elle l'est depuis une trentaine d'années. Autrefois, elle était présentée dans de petits cercles intimes. Il y a toujours eu de petits cercles d'initiés, des confréries occultes ou secrètes, dont les membres en savaient beaucoup plus que ce qui pouvait être communiqué publiquement. Les peuples, l'humanité dans son ensemble, ne devaient recevoir que les fruits du savoir des initiés. Le monde ne les reconnaissait pas en tant que tels, il ne reconnaissait que les effets. On savait seulement qu'un tel est menuisier, qu'un autre est serrurier, qu'un autre encore est peut-être un haut fonctionnaire. De telles gens peuvent accomplir dans le monde des actes de nature telle que le monde extérieur ne remarque rien. Une parole de ces initiés avait beaucoup plus de signification intérieure que le monde ne pouvait le soupçonner. Ce que le monde appelle les grands de l'histoire n'étaient pas les plus grands. Ceux-ci vivaient en retrait. Au 18e siècle, un tel initié occulte a fait une brève connaissance avec **Rousseau**, par exemple. Les paroles qu'il prononçait n'avaient rien de particulier pour lui, mais elles avaient un effet occulte. Si **Rousseau** voyait ainsi une lumière, il la diffusait dans des livres ; il n'était pas lui-même initié, mais l'initié se tenait derrière lui. Un autre exemple : Comment Jakob Böhme, le pauvre cordonnier, est-il parvenu à un savoir aussi étonnant ? Dans sa biographie, les gens passent sous silence certaines choses importantes. On y trouve la petite histoire suivante : le petit Jacob se tenait comme apprenti dans le magasin de son maître, son patron, qui était absent à ce moment-là. Il lui avait été interdit de vendre quoi que ce soit, il devait



seulement garder le magasin. Une personnalité fascinante, qui avait un effet puissant sur le petit garçon, entra et ne prononça que quelques mots. Après son départ, Jacob entendit crier son nom trois fois devant le magasin : Jacob, tu es petit aujourd'hui, mais tu deviendras grand un jour. Souviens-toi de cela. - Cette phrase est restée gravée dans la mémoire de Jacob.

1) Voir à ce sujet la conférence de Berlin, 8 octobre 1906.

19060129 - GA096, p. 17-18

## **L'enjeu théosophique.**

Une telle conversation, qui ne dure parfois que trois heures, entraîne une transformation complète de la personne concernée. De cette façon, croyez-le ou non, de grandes idées qui ont un impact significatif sur le monde ont été implantées dans l'âme de cœur/tranquille. Ainsi, de grandes idées furent stimulées chez Voltaire, sans qu'il ait peut-être la moindre idée de celui à qui il avait affaire, un personnage apparemment des plus insignifiants qui, cependant, avait des choses importantes à lui dire. Ainsi, chez Rousseau, quelques-unes des idées fondamentales ainsi reçues ont été posées ; aussi chez Lessing. Ce type d'influence, qui émanait des confréries occultes, s'est de plus en plus éteint au cours du XIXe siècle. Le XIXe siècle fut nécessairement le siècle du matérialisme. Les confréries occultes s'étaient retirées. Les grands maîtres de la sagesse et de l'harmonie des sensations se retirèrent, comme on dirait dans une expression technique, en Orient. Ils ont cessé d'avoir un impact sur l'Occident. Quelque chose de très important s'est produit en Occident. Gardons cela à l'esprit afin de bien comprendre la signification du mouvement théosophique mondial. C'est en 1841 que ceux qui étaient membres de la société la plus cachée comprirent que quelque chose d'important était sur le point de se produire en Europe. Afin d'endiguer la vague du matérialisme, il était nécessaire de canaliser un courant de vie spirituelle dans l'humanité. C'est à cette époque qu'une certaine divergence d'opinion apparut pour la première fois parmi les occultistes eux-mêmes. Certains ont dit : l'humanité n'est pas encore prête à recevoir des faits et des expériences spirituelles ; nous voulons maintenir le système du silence. - C'étaient les occultistes conservateurs. Ce système a beaucoup à offrir, car la propagation de vérités occultes comporte de grands dangers. Les autres disaient : le danger du matérialisme est trop grand, il doit être fait quelque chose là contre - afin qu'au moins les choses les plus élémentaires soient communiquées à l'humanité. Mais sous quelle forme ? L'humanité avait complètement désappris à saisir l'esprit sous sa véritable forme, elle avait désappris à s'élever réellement vers les mondes supérieurs, elle avait complètement désappris la notion de ceux-ci, de sorte qu'un tel monde n'existait plus du tout pour elle. Comment peut-on apprendre à une telle humanité, qui n'a de sens que pour le matériel, qu'il existe quelque chose de spirituel ? Pourquoi était-il si nécessaire d'enseigner à l'humanité la conscience du monde spirituel ?

19060129 - GA264, p. 377

## **Maintes grandes idées ayant un impact significatif sur le monde ont été implantées dans les âmes tranquilles ainsi.**

L'entretien ne contient pas purement une chose quelconque, car au cours de l'entretien, des choses sont dites qui s'installent imperceptiblement dans l'âme tranquille, dans l'intellect du concerné qui reçoit la visite. A partir d'un tel entretien, qui ne



dure peut-être que trois heures, il se produit une transformation complète du concerné. C'est ainsi - croyez-le ou non - que maintes grandes idées ayant un impact significatif sur le monde ont été implantées dans les âmes tranquilles. C'est ainsi que de grandes idées ont été inspirées à Voltaire, sans qu'il ait peut-être la moindre idée de qui il avait en face de lui, d'une apparition apparemment très insignifiante, mais qui avait quelque chose d'important à lui dire. C'est ainsi que certaines idées fondamentales ainsi reçues ont été déposées chez **Rousseau** ; chez Lessing aussi. Ce genre d'effets, qui émanaient de fraternités occultes, s'éteignent de plus en plus au cours du 19e siècle. Le 19e siècle était nécessairement le siècle du matérialisme. Les confréries occultes s'étaient retirées. Les grands maîtres de la sagesse et de l'harmonie des sensations se sont retirés en Orient, comme on le dit d'un terme technique. Ils cessèrent d'agir sur l'Occident. Or, il se passait quelque chose de particulièrement important en Occident. Gardons cela devant nous nous rendre compte de l'importance du mouvement théosophique mondial.

19060822 - GA095, p. 11

### **La source de son savoir provenait d'un tel initié**

C'est ainsi qu'au XVIIIe siècle, un tel initié s'est un jour présenté devant un écrivain, à un moment qui n'était pas du tout remarqué, a fait une brève connaissance avec lui et a prononcé des mots auxquels l'autre n'a pas du tout prêté attention, mais qui ont néanmoins eu un effet en lui et ont généré de puissantes images de penser, dont les fruits littéraires sont aujourd'hui entre d'innombrables mains. Cet autre était Jean-Jacques **Rousseau**. Il n'était pas un initié, mais la source de son savoir provenait d'un tel initié.

19061008 - GA096, p. 92

### **Graines présentée comme positives ou nécessaires ?**

Mais pour l'humanité ordinaire, ils portent un manteau d'invisibilité. C'est aux autres de les reconnaître. Ils ne se révèlent jamais. Au cours des siècles passés, il était encore plus difficile de les reconnaître qu'aujourd'hui. Peu importait qu'ils soient reconnus ou non. Mais ce qui était essentiel, c'était leur travail. Pensez-vous une telle fraternité d'initiés cachés. L'un de ces frères s'approche du jeune homme comme par hasard. Mais de telles coïncidences sont provoquées par la sagesse du monde. À travers quelques mots insignifiants, quelque chose s'allume chez le jeune homme qui est culturellement la chose la plus importante imaginable. Ce jeune homme s'appelle Jean-Jacques **Rousseau**. Dans un événement apparemment fortuit, les graines furent plantées qui permettraient au **rousseauisme** d'exister et qui donneraient de fortes impulsions à la vie culturelle. Les impulsions qui émanent des écrits de **Rousseau** ne sont pas quelque chose d'accidentel, ni quelque chose qui peut être vu à travers le prisme de l'histoire culturelle extérieure, mais elles sont plutôt la continuation silencieuse du courant de sagesse tel qu'il est préservé dans la Confrérie. Dans la fraternité, les décisions sont prises sur ce qui est bon pour l'humanité. Les frères sont sages, ils sont prophètes. Ils savent ce qui est nécessaire à l'humanité. Ainsi, lorsque cela est nécessaire, ils envoient l'un des leurs dans le monde pour donner un nouvel élan au développement/à l'évolution.



92 Jean Jacques **Rousseau**, 1712-1778, dans son célèbre ouvrage sur le « Contrat social/de société », s'oppose à l'optimisme progressiste des Lumières. Il considérait le monde artificiel de la civilisation comme la racine de tous les maux et appelait au retour de l'humain à la nature. Sa doctrine de la volonté commune a constitué la base de la constitution de la Révolution française.

Voir Karl Heyer, « Contributions à l'histoire de l'Occident », VI. Volume : « Figures et événements avant la Révolution française », Stuttgart 1964. Dans chaque biographie de Böhme : Jakob Böhme, 1575-1624, mystique théosophique. La première biographie de Böhme a été écrite par Abraham von Franckenberg (décédé en 1652). Biographies récentes : H. A. Fechner, « Jakob Böhme, sa vie et ses écrits », Görlitz 1857 ; Johannes Ciaassen, « La vie de Jakob Böhme et ses œuvres théosophiques », 3 vol., Stuttgart 1885 ; H. Martensen, « Jakob Böhme », Londres 1949.

19061008 - GA096, p. 102

## **Encore l'influence de ceux qui connaissent l'éternel.**

J'espère donc que vous avez acquis une certaine compréhension de la manière dont l'humain doit s'intégrer dans le processus culturel, de la manière dont il peut marcher entre le premier pilier, la patience, en apprenant et en ne voulant pas intervenir trop tôt, et l'autre pilier, la volonté d'être un membre utile dans le processus de développement humain/évolution humaine. Il peut y parvenir s'il permet aux choses de l'affecter de plus en plus à travers ses sens et progresse ainsi vers l'esprit créatif. Vous devez le ressentir, l'expérimenter en vous-même, alors on est théosophe. Les humains doivent devenir libres à l'avenir dans une bien plus grande mesure qu'ils ne l'étaient dans le passé, et surtout en bien plus grand nombre. Il n'y a pas si longtemps, en Europe centrale, il n'y avait que quelques personnes véritablement libres. Il s'agissait de petits centres d'où rayonnait la culture. Cela s'est ensuite transmis à d'autres sous forme de points de vue et d'opinions, de sorte qu'ils ont cru que tout le reste était erroné. **Rousseau** croyait aussi qu'il ne faisait qu'exprimer ses opinions, ses pensées les plus intimes, alors qu'en fait il était influencé par quelque chose de complètement différent. Les initiés savaient que la vie entre la naissance et la mort, qui est enfermée dans les phénomènes matériels, est gouvernée par des forces qui ne cessent pas dans la mort, qui sont présentes dans la mort comme dans la vie physique, qui étaient aussi présentes avant la naissance et ne prennent une forme différente que pendant la vie physique. Ainsi, les initiés ont pu donner des impulsions au monde parce qu'ils pouvaient regarder ce qui est au-delà de la mort. Le verre qui se trouve ici ne peut jamais bouger tout seul. Ce qui est enfermé entre la naissance et la mort ne se déplace pas non plus de soi-même. Les forces qui font bouger ce qui est enfermé entre la naissance et la mort sont toujours là ; elles sont l'éternel.

19061008 - GA096, p. 332

## **Paranoïa et persécution**

Le psychiatre y voit un symptôme : « Il peut effectivement arriver dans la réalité qu'une personne souffrant de paranoïa ait subi des persécutions, comme ce fut le cas pour **Rousseau**, mais la grande majorité des patients n'ont jamais été persécutés ; nous ne savons tout simplement pas pourquoi les idées de persécution sont si souvent le signe d'une maladie cérébrale. » Ibid., p. 22.



### **Le fait d'être plus ou moins intelligent ne faisait aucune différence.**

Là vous avez la raison pour laquelle les anciens sages ont pu montrer de grands phénomènes naturels. C'est ce que la science de l'esprit apportera à l'humain : qu'il ne cherche pas l'inexplicable, mais qu'il veuille chercher l'explication. Sinon, s'il reste dans le domaine de l'environnement et ne veut pas s'élever au point de vue supérieur d'où il peut voir ce qui est justifié ou injustifié dans l'un ou l'autre domaine, alors il ne fera que déplacer la superstition. Celui qui s'arrête au monde physique quitte une superstition pour entrer dans une autre. Ce n'est que lorsqu'il s'élève au-dessus de lui-même et de la superstition qu'il voit ce qui est juste dans l'un et dans l'autre. Jean Jacques **Rousseau** avait déjà constaté que le fait d'être plus ou moins intelligent ne faisait aucune différence. Il disait : "Les habiles et les intelligents ont leurs préjugés tout comme les sots, même si les intelligents et les habiles en savent plus et ont plus de préjugés que les sots. Les idiots s'accrochent d'autant plus au peu qu'ils ont. - C'est une loi que celui qui observe la vie humaine peut trouver confirmée dans de nombreux cas. Nous voyons ainsi qu'au fond, il ne peut y avoir de remède à la superstition qu'en s'élevant à un point de vue plus élevé, à partir duquel le monde devient compréhensible dans ses profondeurs spirituelles."

### **Le promeneur de Königsberg et la sortie de la minorité**

Et de nouveau, si l'on tourne le coup d'œil en arrière, on remarque peut-être quelque chose qui peut éclairer quelque peu l'observateur profond de toute cette époque, dont il est maintenant brièvement question, sur son origine. Ainsi, pour l'année 1784, le regard contemplatif se porte sur un petit traité caractéristique de Kant, intitulé : « Qu'est-ce que l'Aufklärung /les Lumières? » Le style presque pédant ne laisse pas toujours deviner la profondeur des pensées parfois assez à mesure de raison analytique de ce traité dans toute la lutte de l'âme humaine à l'époque moderne. « Qu'est-ce que l'Aufklärung ? » C'est la question que s'est posée Kant, ce même Kant qui a été tellement saisi par les aspirations souvent chaotiques mais néanmoins puissantes de l'esprit humain, telles qu'elles se sont révélées par exemple chez **Rousseau**, que lorsqu'il a fait la connaissance de **Rousseau** dans ses écrits - ce qui est plus qu'une anecdote - , il n'a pas eu de repos, mais a barré tout son agenda et s'est promené à Königsberg à des heures tout à fait irrégulières - Kant, après la promenade duquel on pouvait d'habitude régler sa montre - ! Mais on sait combien l'âme de Kant fut secouée par le mouvement de liberté du XVIIIe siècle. C'est ce qui nous apparaît, lorsque nous prenons en main ce petit ouvrage, dans les phrases que nous y lisons, on pourrait dire de manière assez monumentale. Selon Kant, l'Aufklärung est la sortie de l'âme humaine de sa minorité auto-infligée. - Ose, ose, te servir de ta raison synthétique !

### **L'adversaire des Lumières**



Mais il s'est lui-même laissé inspirer par les idées de Locke, et l'on retrouve dans ses écrits brillants et éblouissants une grande partie de ces inspirations. Il ne pouvait pas devenir matérialiste au sens où l'entendaient les auteurs cités. Il vivait dans un horizon de représentations trop large pour nier l'esprit. Il a éveillé l'intérêt pour les questions de vision du monde dans les cercles les plus larges, car il écrivait de telle manière que ces questions de vision du monde se rattachaient aux intérêts de ces cercles. - Il y aurait beaucoup à dire sur lui dans une présentation qui voudrait suivre les courants de la Weltanschauungs/vision du monde dans la région des questions contemporaines. Ce n'est pas le but de ces explications. Il ne s'agit que d'examiner les questions supérieures de vision du monde au sens strict ; c'est pourquoi il n'est pas possible d'en dire plus sur Voltaire et aussi sur **Rousseau**, l'adversaire des Lumières. Si Locke se perd dans l'obscurité des sens, David Hume (1711-1776) se perd à l'intérieur de l'âme consciente d'elle-même, dont les expériences ne lui semblent pas régies par les forces d'un ordre du monde, mais par la force de l'habitude humaine. Pourquoi dit-on qu'un processus dans la nature est une cause, un autre un effet ? demande Hume. L'homme voit comment le soleil éclaire la pierre ; il perçoit alors que la pierre est devenue chaude. Il voit souvent ces deux processus se succéder. C'est pourquoi il s'habitue à les penser comme allant de pair. Il fait de la lumière du soleil la cause et du réchauffement de la pierre l'effet. L'habitude de penser relie les perceptions, mais il n'y a rien à l'extérieur dans un monde réel qui se révèle lui-même comme un tel rapport/pendant. L'humain voit une pensée de son âme suivie d'un mouvement de son corps ; il s'habitue à penser que la pensée est la cause, le mouvement l'effet. - Les habitudes de pensée, rien de plus - pense Hume - sont à la base des déclarations de l'humain sur les processus du monde. - Par ses habitudes de pensée, l'âme consciente d'elle-même peut parvenir à des directives pour la vie ; mais elle ne peut rien trouver dans ces habitudes pour former une image du monde qui aurait une signification pour l'entité en dehors de l'âme. C'est ainsi que, pour la vision du monde de Hume, tout ce que l'humain se forme comme représentations au-delà de l'observation des sens et de l'entendement reste un simple contenu de croyance ; cela ne peut jamais devenir un savoir. Sur le destin de l'âme humaine consciente d'elle-même, sur sa relation avec un monde autre que celui des sens, il ne peut y avoir de science, mais seulement de la croyance.

19150524 - GA162, p. 39

## **Un prêtre et son » système ».**

Et le deuxième volume contenait une correspondance détaillée et une description de tous les efforts déployés par Deschamps à cette époque – transposons-nous dans l'époque à laquelle cela se passait : à savoir, avant le déclenchement de la Révolution française – et décrivait tous les efforts déployés par Deschamps pour parvenir d'une manière ou d'une autre à une percée dans son « vrai système ». Nous apprenons là que l'homme était réellement, je pourrais dire, pris entre deux feux : l'un était que partout où son « véritable système » était connu, il était sous-entendu qu'en tant que prêtre, il serait inévitablement soumis aux punitions les plus dures si le « système » était d'une manière ou d'une autre révélé à l'Église. D'un autre côté, les soi-disant libres penseurs s'intéressaient aussi très peu à ses écrits. Ils se sont intéressés, mais aucun d'entre eux n'a voulu faire ce qu'il demandait : trouver un éditeur. **Rousseau**, Robinet, Voltaire, le subtil abbé Yvon, Barthélémy et Diderot connaissaient tous ce «



vrai système ». On le lisait même à Diderot dans son salon. Il ne l'a pas compris tout de suite et a voulu le garder pour le lire en entier ; mais le bon prêtre Deschamps eut si peur qu'il le reprit parce qu'il ne voulait pas le remettre entre d'autres mains. Il était donc toujours entre ces deux choses : d'une part, son « vrai Système » ne devait pas être connu ; d'autre part, il voulait qu'il prenne réellement possession de l'humanité.

39 Jean-Jacques **Rousseau**, né à Genève en 1712, mort à Ermenonville en 1778. Jean-Baptiste René Robinet, 1735-1820, philosophe matérialiste et grammairien. Œuvre principale : « De la nature » 1761. Voltaire (François Marie Arouet), 1694 - 1778. Claude Yvon, 1714- 1791, collaborateur de l'Encyclopédie. Jean-Jacques Barthélemy, 1716-1795, antiquaire, numismate, écrivain. Son œuvre la plus célèbre : « Le Voyage du jeune Anacharsis en Grèce » (Paris 1788, 4 volumes). Denis Diderot, 1713 - 1784, philosophe des Lumières, mathématicien et écrivain théoricien de l'art français. Il est considéré comme le chef des encyclopédistes. Goethe le tenait en haute estime et traduisit son traité « Le Neveu de Rameau » en allemand.

19160516 - GA167, p. 236

## Les femmes.

Karl : Mère, je vous en prie, pas ces élégies d'un genre héroïquement lamentable ; ce sont les sensations de pitoyabilité à la pensée de la sottise des rapports de la platitude à la folie. Mère : Je suis bien aise de ne pas comprendre tes injures. Karl : Vous voulez m'arrêter dans ma course ? C'est en vain. Celui qui s'est un jour efforcé, sottement ou noblement, d'intervenir dans la marche de l'esprit humain - Mère : Intervenir ? dans une marche ? qu'est-ce que cela veut dire ? Karl : Il faut qu'il parte avec nous, ou alors il ne vaut pas mieux qu'un chien dans une rôtissoire qui ne veut pas mettre les pattes en avant. La mère : Ah, je t'en prie, remets tes pattes en place ! Ta grande confusion mentale peut te conduire un jour au désespoir et au suicide ! Karl : « Le suicide n'est qu'un événement, rarement une action ». Sorti de son contexte ! "Mère : Oh, ce serait pour moi un événement terrible ! Karl : S'il s'agit d'un acte, il ne peut pas du tout être question de droit, mais seulement de convenance. La mère : Ce n'est ni juste ni convenable. Karl : Vous vous trompez, il n'est jamais injuste de mourir volontairement, mais souvent indécent de vivre plus longtemps. Mère : Qu'est-ce que j'entends ! malheur à moi ! comme mon espérance m'a amèrement trompée ! Karl : Rassurez-vous, mère, vous penserez bientôt comme moi. Mère (avec dégoût) : Jamais plus ! Karl : Vous pensez peut-être, comme **Rousseau**, qu'une bonne et belle liberté d'esprit convient moins aux femmes qu'aux hommes ? La mère : Ni vous ni nous. Karl : Mais ce n'est qu'une des innombrables platitudes de **Rousseau**. La mère : Homme stupide ! C'est impertinent de parler ainsi de **Rousseau**. Mais grand Dieu ! si seulement tu pouvais être impertinent ! -

19160924 - GA171, p. 109

## Influences ahrimaniennes

Mais une certaine coloration lui fut donnée sous l'influence d'Ahriman par une phrase purement diabolique : « Le bien est le bonheur du plus grand nombre possible d'humains sur la Terre ». Cette phrase est purement diabolique, car elle définit le bien de telle sorte qu'elle l'exprime par le bonheur, et de surcroît le bonheur du



plus grand nombre possible, auquel serait liée la misère du petit nombre ; un peu comme si l'on voulait décrire un organisme en le formant seulement jusqu'aux genoux et en le laissant ensuite dépérir des genoux vers le bas. D'une manière générale, l'association du bonheur et de la bonté, du bonheur et de la vertu, est quelque chose qui a un caractère ahrimaniens. Le bonheur et la vertu, le bonheur et le bien : les Grecs, dans leurs meilleures personnalités, étaient tout à fait inaccessibles à l'assemblage des notions de bonheur et de bien. Mais c'est précisément par des influences ahrimaniennes que devait être générée dans la cinquième humanité post-atlantique une disposition qui cherche le bien dans le bonheur. Vous devez considérer sous cet angle tout ce que vous connaissez comme saint-simonisme, les différentes tentatives de trouver des ordres économiques nationaux, notamment en Europe occidentale, et vous ne pourrez que les comprendre ; même le rousseauisme n'est pas exempt de cette implication. Il faut absolument étudier ces choses sous un angle objectif. Le deuxième problème, outre celui de l'instinct, est ici l'être-sens, l'être-sens. Au cours de la cinquième période post-atlantique, la culture des sens doit être ennoblie. Mais les puissances ahrimaniennes veulent s'approprier cette culture des sens, et c'est pourquoi elles veulent créer la mentalité selon laquelle la vérité se trouve uniquement dans l'être sensoriel. En ce sens, tout ce qui vit dans le problème de l'être sensoriel est ahrimaniens. Le problème des sens est intimement lié au problème de la naissance, de même que le problème du bonheur est lié au problème des instincts.

19170108 - GA147, p. 90

## **Fureur des Jacobins**

... transformations radicales, telles qu'elles se manifestent historiquement dans la fureur des Jacobins, l'action politique des Carbonari, des Cortes en Espagne et dans d'autres contextes similaires, jouent aussi un rôle important dans l'évolution de l'histoire culturelle et ont des répercussions que l'on peut suivre jusque dans les œuvres des plus grands esprits de cette époque. Il suffit de penser à la philosophie de la nature issue de Rousseau, à la philosophie critique de plus en plus cynique, mais d'abord éclairée, d'un Voltaire, aux efforts des Illuminati et d'autres cercles similaires pour surmonter le cynisme de l'époque. Ces cercles progressistes ont été écrasés par la réaction et ont continué à agir de manière souterraine et multiple. Et maintenant, vous avez l'origine de beaucoup de choses que je vous ai déjà caractérisées. Mais vous devez attacher une certaine importance au fait qu'aujourd'hui le franc-maçon anglais peut dire : regardez nos loges, elles sont très respectables - et les autres ne nous concernent pas. Mais si l'on comprend le contexte historique et les forces qui s'opposent, c'est bien la haute politique britannique qui se cache derrière tout cela.

19170320 - GA175, p. 142-143

## **Jeu d'enfant.**

Dans le dernier tiers de son livre, Saint-Martin passe à la discussion de certaines questions politiques. À notre époque, il est difficile de suggérer ici comment mettre en relation la façon de penser de Saint-Martin à l'époque avec la façon dont l'humanité « pense » aujourd'hui. Car il est donc interdit d'en parler. Je peux seulement dire que l'attitude que Saint-Martin adopte dans ce dernier tiers de son livre est ex-



trêmement étrange. Si l'on lit ce chapitre aujourd'hui, il faut toujours garder à l'esprit que ce chapitre a été publié avec l'ensemble du livre en 1775, et que la Révolution française n'a eu lieu qu'après la rédaction de ce chapitre. Il faut penser ce chapitre en pendant avec la Révolution française ; on doit lire tout de suite ce chapitre en lisant vraiment beaucoup entre les lignes. Mais Saint-Martin se présente, je dirais, comme un occultiste. Celui qui n'a pas la capacité de reconnaître les impulsions profondes qui sont présentes précisément dans ce chapitre de Saint-Martin sera probablement satisfait de l'introduction que Saint-Martin fait à ce chapitre. Car dans ce chapitre, Saint-Martin dit : « Que personne ne croie que je veuille offenser qui que ce soit. Que personne ayant un quelconque rapport avec les pouvoirs en place sur terre, participant d'une manière ou d'une autre à la gouvernance, ne croie que je l'offense. Je suis l'ami de tous, de tous, de tous. Mais après cette excuse, il dit des choses qui font passer les remarques de Rousseau pour un jeu d'enfant. Eh bien, je ne peux pas non plus parler davantage de ces choses.

143 *Remarques de Rousseau* : Jean Jacques Rousseau (1712-1778), « Écritures politiques », en particulier « Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes » et « Contrat social ».

19170710 - GA176, p. 134

### **La réponse tzigane récompensée à Paris, et les pensées-je.**

On peut penser à quelque chose – et cela vient de venir à l'esprit de Fercher von Steinwand – qui a un rapport très étrange avec cette déclaration de la gitane. Pensez-vous un instant qu'une autre personne se voit poser par un corps savant la question de savoir si la culture humaine rend les humains plus heureux ou plus malheureux dans leur développement, et que cet homme donne une réponse, même si c'est dans un long traité, qui est exactement la même que la réponse que cette femme gitane a donnée à l'ecclésiastique. Et cet homme, c'est Rousseau, et le traité dans lequel Rousseau a donné cette réponse tzigane a été récompensé par un prix de l'Académie des sciences de Paris. Pensez donc à la remarquable connexion entre la vie et la mort : ce qui est présent dans l'âme de cette gitane, Rousseau l'explique dans un traité, et c'est précisément grâce à cette vision qu'il est devenu le Rousseau incroyablement efficace. Vous avez là un contexte de vie étrange. On retrouve chez Rousseau une disposition, une vision qui est exactement la même que la vision de la gitane ; seulement que cette vue de la gitane ne serait pas récompensée par un prix de l'Académie des Sciences de Paris. Mais dans les deux cas, vous avez exactement la même vue. La gitane n'aurait pas non plus écrit un traité scientifique ; mais c'est exactement la même chose. Vous voyez, c'est quelque chose qui arrive très souvent dans la vie, mais nous ne le remarquons tout simplement pas. Si l'on poursuivait les choses que l'on regarde toujours d'un point de vue et que l'on les examinait d'un autre, on trouverait des points de contact tout à fait remarquables, comme celui entre Rousseau et la gitane. La vie est justement incroyablement ambiguë, à signification multiple, et c'est seulement lorsque l'on se permet d'accepter une telle ambiguïté/diversité de signification de la vie que l'on est capable d'enrichir le je dans le sens où je l'ai expliqué, de le rendre toujours plus fort. Car par de telles connexions/pendants, que l'on recherche dehors dans le monde mais que l'on ne trouve pas dans la vie ordinaire, ce je grandit dans une certaine mesure, en un sens



aussi comme représentation. Il est très important de noter ceci. On trouvera alors que tout de suite par cela que l'on cherche de telles connexions sous la surface de l'existence/être-là, on ne rumine/couve pas en soi-même, mais plutôt, dans une certaine mesure, on rumine/couve dans le monde, on rumine/couve de telles connexions. On trouvera alors que le représenter qui est attaché au je devient de plus en plus actif, de plus en plus mobile, et que beaucoup, beaucoup d'autres choses nous viennent qui ne nous viendraient pas sinon. Et c'est maintenant en fait en premier ainsi bien important. Car ce qui nous rend si facilement malades, ce qui nous cause tant d'insatisfaction dans la vie, cela consiste tout de suite dans ce que dans les choses de ce monde si peu de choses nous vient qu'avec nos pensées nous traçons un cercle étroit, étroit . Si nous venons dans la situation de relier ce qui nous apparaît dans la vie à de nombreuses choses, de rechercher des fils conducteurs entre les événements et les expériences, alors notre je devient plus fort, alors il se sent finalement plus grandit à la vie, aussi comme je-pensées. C'est pourquoi toute éducation humaine est nuisible, car elle oriente les humains seulement vers des pensées unilatérales sur une seule et même chose. Je voudrais vous donner un exemple qui, je dirais, a poussé dans la même région que celui que je viens de mentionner.

134 Jean-Jacques **Rousseau**, 1712-1778. L'ouvrage primé de l'Académie de Dijon s'intitule : « Discours sur les arts et les sciences », 1750.

19181020 - GA185, p. 65

## **Théorie de l'idéal de l'humain sauvage surmontée par l'âme de conscience ?**

Et cette ère de l'âme consciente, dont vous savez qu'elle s'achèvera au quatrième millénaire et entrera dans l'ère du soi-spirituel, apportera sur toute la Terre une autre configuration de l'humanité. Cette configuration sera issue des efforts de colonisation. N'est-ce pas, l'âge de l'âme consciente a trouvé des humains soi-disant civilisés, hautement civilisés et tout à fait sauvages - si sauvages que **Rousseau** est tombé amoureux de leur sauvagerie et a édifié toute une théorie de l'idéal de l'humain sauvage. Toute cette différenciation des humains cessera au cours de l'ère de l'âme consciente. Nous ne pouvons naturellement pas entrer dans les détails aujourd'hui. Mais c'est l'une des impulsions de l'âme consciente que d'abolir pour l'essentiel cette différenciation, qui est ancestrale.

19190105 - GA188, p. 66-67

## **L'angle erroné de l'état de nature et la pensée sociale**

Sinon, vous ne pensez pas, sinon vous pensez aussi peu que les naturalistes/chercheurs de la nature pensent actuellement, qui aimeraient tout se laisser dicter par l'expérience ou la recherche de la nature, ou aussi peu que les chercheurs sociaux actuellement qui en fait, parce qu'ils ne veulent pas être actifs, parce qu'ils ne saisissent pas vraiment des impulsions sociales, qui ne peuvent être saisies que dans l'activité, travaillent avec ce qui peut être étudié historiquement, ce qui est l'héritage. Pensez quand même une fois comment les humains sont tombés là dessus, parce qu'ils n'ont plus eux-mêmes les impulsions par lesquelles la structure sociale peut être créée, de regarder en arrière, à l'époque où les pensées se sont encore formées. Les humains voient seulement les choses sous un angle erroné. C'est **Rousseau** qui



avait montré aux humains l'exemple de l'état de nature, parce qu'il sentait que l'on ne peut rien tirer du présent si l'on n'agit pas dans le sens de la connaissance des mondes supérieurs. Et le socialisme moderne préfère étudier les états primitifs de l'humanité - c'est ce dans quoi se plongent surtout les socialistes -, étudier les états primitifs, étudier les peuples primitifs les plus sauvages et les peuples les plus primitifs, pour comprendre comment les humains doivent être dans le regroupement social. Qui est familier avec ces choses le sait. Partout, une certaine peur de ce qui pénètre si nécessaire comme la première aube du pendant avec le monde spirituel, une certaine peur devant la pensée active.

19190211 - GA193, p. 60

## **L'humain parfait, l'absence de préjugé et le Mystère du Golgotha**

Nous devons le retrouver de la manière suivante, cet humain qui est le nôtre. Nous devons rechercher l'honnêteté intérieure, nous devons avoir l'honnêteté intérieure de nous dire : nous ne naissons pas sans préjugés par rapport à notre monde de pensées après le mystère du Golgotha, nous naissons tous avec certains préjugés. À l'instant où l'on considère, à la manière de **Rousseau** ou d'une autre manière, que l'humain est d'emblée parfait, on ne peut absolument pas trouver le Christ, mais seulement si l'on sait que l'humain, en tant que vivant après le mystère du Golgotha, a d'une certaine manière un défaut qu'il doit combler par sa propre activité dans la vie ici. Je suis né plein de préjugés et je dois d'abord acquérir l'absence de préjugés dans ma vie. Et par quoi puis-je l'acquérir ici ?

19200302 - GA335, p. 349-46

## **Volonté d'Etat, « volonté générale », volonté collective de la totalité, identique au droit objectif ?**

46 *alors naît ce qui est apparu à l'est de l'Europe comme la phase la plus extrême et la plus radicale de la destruction* : en mars 1917 - selon l'ancien calendrier russe, c'était en février - le tsar Nicolas II est contraint d'abdiquer et le 14 septembre 1917, la Russie est déclarée république. Le 7 novembre 1917 - en octobre selon l'ancien calendrier - les bolcheviks, sous la direction de Lénine (voir la deuxième note de la page 131), prirent le pouvoir d'Etat, exercé par le Conseil des commissaires du peuple, l'instance suprême. Les bolcheviks se servaient pour cela du système des soviets, apparu au cours des événements révolutionnaires, dont l'organe suprême était le Congrès panrusse des soviets. Le 10 juillet 1918, celui-ci promulgua la Constitution de la République socialiste fédérative soviétique de Russie, qui établissait la structure de l'État sur la base du système des soviets. La prise de pouvoir des bolcheviks ne repose pas seulement sur l'éviction des forces bourgeoises, mais aussi sur celle des autres tendances socialistes. Cette situation et l'apparition d'une contre-réaction ont conduit à une guerre civile longue et extrêmement cruelle, qui a duré jusqu'en 1920 et s'est terminée par la victoire de l'Armée rouge bolchevique. La dictature du prolétariat exercée par les bolcheviques était la dictature d'un parti unique, le Parti communiste, dirigé de haut en bas selon le principe du « centralisme



démocratique ». Les membres du parti ne disposaient pas d'un véritable droit de codécision, mais étaient de simples récepteurs d'ordres de la direction suprême du parti, le Politburo, dont certains membres avaient le pouvoir exécutif en tant que commissaires du peuple et disposaient ainsi des moyens de pouvoir de l'État. Grâce à ce pouvoir, les bolcheviks ont pu utiliser des méthodes de terrorisme d'État pour transformer la société en un État économique centralisé et organisé de manière militaire (voir la première note de la page 275). Après l'écrasement des tentatives d'indépendance de différentes régions périphériques, le Congrès soviétique de l'Allonnie se réunit et proclama le 30 décembre 1922 l'Union des républiques socialistes soviétiques, dont la constitution entra en vigueur le 6 juillet 1923. Formellement, la constitution reposait sur le principe du fédéralisme, mais c'est le gouvernement absolument centralisé qui était réellement déterminant. Après l'élection de Wilson à la présidence américaine, son étude scientifique "The State. Elements of Historical and Practical Politics" a également été traduite en allemand. Cet ouvrage, issu de ses cours à l'université de Princeton, avait été publié pour la première fois en 1889 à Boston ; il a été réédité en 1901 sous une forme remaniée. La traduction allemande de 488 pages, mais toujours abrégée, a été publiée à Berlin en 1913 sous le titre "Der Staat. Elements de politique historique et pratique". A cette occasion, Wilson écrivit dans sa « préface » : "Tous les peuples ne peuvent que gagner à l'échange réciproque de biens spirituels. Le peuple américain doit tant à la fécondation intellectuelle de l'Allemagne que chaque Américain ne peut qu'éprouver une grande satisfaction lorsque des œuvres d'auteurs américains sont également diffusées et reconnues en Allemagne, d'autant plus si, comme dans le cas présent, elles sont elles-mêmes souvent basées sur la littérature spécialisée allemande". Dans son étude détaillée, Wilson s'est entre autres penché sur les systèmes de gouvernement actuels de différents États européens comme la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Autriche-Hongrie et la Grande-Bretagne.

La phrase citée par Rudolf Steiner se trouve au tout début du chapitre XIV de l'œuvre de Wilson. Dans la traduction allemande, le début du chapitre sur « la nature et le développement du droit » est le suivant : « Le droit est la volonté de l'État en ce qui concerne la performance civile de ceux qui sont sous son autorité ». Et plus loin : « Mais l'existence du droit appartient dans tous les cas : 1) une communauté organique capable d'avoir une volonté propre, et 2) un certain nombre d'écrits/de prescriptions généralement reconnues auxquels la communauté a donné vie, caractère et efficacité, soit par une pratique traditionnelle, soit par un décret formel ». A l'époque moderne, c'est surtout Jean-Jacques Rousseau qui a défendu l'idée d'une volonté d'État, d'une « volonté générale » qui, en tant que volonté collective de la totalité, serait identique au droit objectif. Rudolf Steiner s'est montré dès le début très critique à l'égard des conceptions défendues par Wilson (voir la deuxième remarque de la page 93). Il a toujours souligné le caractère non pratique de ses idées. Ainsi, entre autres, dans la conférence aux membres de Dornach du 21 février 1920 (dans GA 196) : "Je connais par exemple un code très intéressant de phrases toutes faites.



[...] Et savez-vous comment s'appelle ce code de phrases ? <L'État>, et son auteur est Woodrow Wilson. Et ce code de phrases a été publié dans les années 90 du siècle dernier. Dans les années quatre-vingt-dix du siècle dernier, Woodrow Wilson n'a pas voulu se payer le luxe de rassembler toutes les phrases publiques - mais en fait, [il] y est parvenu". Un an plus tard, un autre ouvrage de Wilson paraissait en traduction française ; il s'agissait de l'ouvrage publié en 1913 à New York et à Londres sous le titre "The New Freedom. A Call for the Emancipation of the Energies of a People". Il avait été rédigé à partir des discours-programmes prononcés par Wilson en 1912 à l'occasion de sa campagne électorale. L'édition allemande, publiée à Munich en 1914, était intitulée "La nouvelle liberté. Un appel à la libération des forces nobles d'un peuple". Avant même que la traduction allemande ne soit publiée, Rudolf Steiner s'était déjà penché sur ce texte. Il avait probablement été rendu attentif à ce livre par la lecture d'un article de presse correspondant. Ainsi, dans la conférence aux membres du 1er juin 1913 à Helsinki (dans GA 146), il ne s'est pas seulement référé à l'ouvrage sur l'Etat, mais il s'est également exprimé sur la conception de Wilson concernant les lois du progrès, telles qu'il les a présentées dans le deuxième chapitre de son livre sur la liberté.

...

19200511 - GA301, p. 227-228

### **Philistin enthousiaste et exalté, malfaisant.**

C'est Robinson qui a élevé le sens pour le non supérieur, le non génial, pour ce qui est moyen. Je sais que l'on touche en fait à beaucoup, beaucoup de cœurs et que l'on ressent amèrement le fait d'attirer tout de suite l'attention sur les Robinsonades, sur l'aventure intellectuelle de la civilisation euro-américaine, qui réside dans la surestimation de Robinson. Mais il faut aussi s'abandonner un peu à ce sentiment que l'on a grandi dans ce avec quoi on a grandi. On a grandi avec la mentalité de Robinson, et il faut bien réfléchir un peu pour se débarrasser de ce qui a grandi dans l'humanité moderne avec cet esprit de Robinson. Certes, sous un certain angle, ce Robinson était une sorte de protestation contre quelque chose qui est apparu de plus en plus dans l'évolution chrétienne. L'évolution chrétienne, telle qu'elle est devenue, et non telle qu'elle se trouvait dans le christianisme originel, part du principe que la nature humaine est corrompue. Le rationalisme, l'illumination du XVIIIe siècle, à partir duquel tout Robinson a été pensé et écrit, part du principe que la nature humaine est en fait bonne, que seuls ses mauvais ennemis doivent être éliminés pour que son bien en ressorte. Ces deux idées sont terriblement partiales. Il est compréhensible qu'en face du préjugé de la dépravation, de la corruption fondamentale de la nature humaine, soit apparu l'autre préjugé de la bonté fondamentale de la nature humaine. Au fond, ce n'est rien d'autre que le dernier vestige du philistinisme, mais d'un philistinisme malfaisant, qui vit dans le philistin enthousiaste et exalté Jean-Jacques **Rousseau**. C'est l'opinion selon laquelle, si l'on laisse l'humain germer comme un enfant naturel, il fera déjà tout, comme tout se fait, pour ainsi dire, autour de Robinson, même sous l'influence d'un prêtre baptiste français, de la meilleure manière qui soit, avec sobriété. Certes, c'est à peu près ce que l'on pense ; mais nous ne ferons pas avancer les humains du point de vue culturel actuel si nous tombons dans l'une ou l'autre de ces unilatéralités. L'une et l'autre doivent trouver une solution dans une synthèse ordinaire. Il est certain que l'humain est bon par nature, c'est-à-dire par essence ;



car l'enfant, tel qu'il entre dans le monde en tant que créature imitatrice, prononce en quelque sorte partout le jugement : je crois en la bonté du monde qui m'a accueilli. C'est un jugement inconscient de l'enfant. Mais s'il est vrai que l'homme est bon par essence, il est tout aussi vrai que l'homme est par essence, je dirais, comme le produit d'un vivant. La viande tuée immédiatement est bonne ; après huit jours, elle n'est plus bonne. Elle est mauvaise parce qu'elle est devenue puante ; il faut justement faire quelque chose pour l'améliorer si on veut encore en profiter après huit jours. L'humain est bon par nature. Mais s'il reste tel qu'il est, s'il descend du monde spirituel de l'existence prénatale dans le monde physique, il devient mauvais si la force de s'améliorer n'est pas éveillée en lui.

227 Jean-Jacques **Rousseau**, 1712-1778, philosophe de la culture. Rudolf Steiner se réfère ici à son livre « Émile, ou de l'éducation ».

19200615 - GA335, p. 431

## **Un améliorateur du monde méprisé par Spengler ?**

*ils doivent emprunter des chemins spirituels qui mènent à l'abîme sur les chemins de la vie* : c'est ainsi qu'écrivait par exemple Oswald Spengler dans son livre « Les années décisives. Première partie : l'Allemagne et le développement historique mondial » (Munich, 1933) dans le chapitre « L'horizon politique » : « La sécurité lâche de la fin du siècle dernier est révolue. La vie en danger, la vraie vie de l'histoire, reprend ses droits. Tout est devenu instable. Désormais, seul compte l'humain qui ose, qui a le courage de voir les choses et de les prendre comme elles sont. Le temps vient - non, il est déjà là ! - qui n'a plus de place pour les âmes sensibles et les idéaux faibles. L'ancienne barbarie, qui pendant des siècles a été cachée et enchaînée sous la rigueur formelle d'une haute culture, se réveille à nouveau, maintenant que la culture est achevée et que la civilisation a commencé, cette joie guerrière et saine de sa propre force, que l'ère de la pensée rationaliste saturée de littérature méprise, cet instinct ininterrompu de la race, qui veut vivre autrement que sous la pression de la masse des livres lus et des idéaux livresques. » Et plus loin : « L'histoire n'a rien à voir avec la logique humaine. Un orage, un tremblement de terre, une coulée de lave qui détruisent des vies au hasard sont apparentés aux événements élémentaires et aléatoires de l'histoire mondiale. Et même si des peuples périssent et que des villes anciennes de cultures vieillissantes brûlent ou tombent en ruines, la Terre continue de tourner tranquillement autour du Soleil et les étoiles suivent leur course. L'humain est un prédateur. Je ne cesserai de le répéter. Tous les vertueux et les éthiciens sociaux qui veulent être ou arriver au-delà ne sont que des prédateurs aux dents cassées, qui haïssent les autres à cause des attaques qu'ils évitent sagement eux-mêmes [...]. Non, la lutte est le fait originel de la vie, c'est la vie elle-même, et même le plus pitoyable des pacifistes ne parvient pas à en éradiquer complètement le désir dans son âme". Et enfin : "Plus nous nous enfonçons dans le césarisme du monde faustien, plus se décidera clairement qui est éthiquement destiné à être le sujet et qui est l'objet de l'événement historique. Le triste cortège des améliorateurs du monde qui, depuis **Rousseau**, a trotté à travers ces siècles en laissant sur son chemin des montagnes de papier imprimé comme seul monument de son existence, est arrivé à son terme. Les Césars les remplaceront. La grande politique, comme l'art du possible,



loin de tout système et de toute théorie, comme la maîtrise de manœuvrer avec les faits en connaisseur, de gouverner le monde comme un bon cavalier par la pression de la cuisse, reprend ses droits éternels".

19210430 - GA204, p. 189-190

## **Révolution française, enthousiasme et abstraction.**

Prenez maintenant d'autres peuples de la civilisation moderne ; prenez ce qui est resté de l'élément latin-romain, ce que le romano-latin a donc transmis de la quatrième période post-atlantique, ce qui a en quelque sorte transmis comme patri-moine l'ancienne culture de l'âme de raison analytique à l'époque de l'âme consciente. Ce qu'il y avait encore de vie dans l'âme de raison analytique a trouvé son apogée dans la Révolution française à la fin du XVIIIe siècle. Nous voyons comment les idéaux de « liberté », « égalité », « fraternité » apparaissent soudain dans une abstraction extrême/la plus extérieure. Nous voyons comment ils sont saisis par des sceptiques comme Voltaire, par des enthousiastes comme **Rousseau**, nous voyons comment ils émergent de la grande masse du peuple ; nous voyons comment l'abstraction, qui est pleinement autorisée dans ce domaine, intervient ici dans l'échafaudage de la structure sociale - un tout autre développement qu'en Angleterre. En Angleterre, les vestiges de l'ancienne vie patriarcale germanique, parsemés de ce que la technique moderne, de ce que la vie scientifique matérialiste moderne a pu envoyer dans la structure sociale, en France, tout est tradition, tout est coutume. On aimerait dire : c'est avec le même ductus qu'un Brutus ou un César ont agi autrefois à Rome dans les nuances les plus diverses, c'est avec le même ductus que la Révolution française est mise en scène aujourd'hui. C'est ainsi qu'apparaissent à nouveau, sous des formes abstraites, ce qu'est la liberté, l'égalité et la fraternité. Et ce n'est pas de l'extérieur que l'on fait éclater, comme en Angleterre, ce qui est présent en tant qu'ancien élément patriarcal, mais la fixation romano-juridique, l'attachement à l'ancienne notion de propriété, aux rapports entre propriétaires fonciers et ainsi de suite, aux rapports entre héritiers notamment, ce qui est fixé par le droit romain est remplacé par l'abstraction, est chassé l'un de l'autre par l'abstraction. Il suffit de penser à l'énorme bouleversement qu'a représenté la Révolution française dans toute la vie européenne. Il suffit de se rappeler qu'avant la Révolution française, ceux qui étaient, je dirais, séparés de la masse du peuple, avaient aussi des avantages juridiques. Seules certaines personnes pouvaient accéder, disons, à certaines positions dans l'État. C'est en ouvrant des brèches, en creusant des trous, que la Révolution française s'est imposée dans l'abstrait, dans l'ombre de l'entendement. Mais elle portait en elle la marque de l'esprit ombrageux, de l'abstraction, et au fond, ce qu'elle demandait restait une sorte d'idéologie. C'est pourquoi, pourrait-on dire, ce qui est un intellect ombrageux se transforme aussitôt en son contraire.

19210728 - GA077a, p. 229

## **La plante, échappatoire.**

Le poète Albert Steffen a montré dans sa conférence sur les relations entre la poésie allemande et le folklore allemand et entre la poésie suisse et le folklore suisse que Schiller s'est inspiré de la contemplation de Goethe pour réfléchir sur sa propre nature et, à la suite de cette auto-réflexion, a éprouvé une clarification de l'instinct et



un renforcement du pouvoir créateur, ce qui lui a permis de s'élever au-dessus de son propre folklore et de saisir les caractéristiques des autres nations. Grâce à un entraînement de la volonté, Schiller a atteint le cosmopolitisme que Goethe possédait déjà par nature. C'est un problème allemand. En Europe occidentale, c'est l'instinct de forme qui prévaut, en Europe orientale, c'est l'instinct de vie. Il incombe à l'Europe centrale de concilier ces deux aspects. Cela se produit à travers la création de la beauté. **Rousseau** a cherché dans le passé le porteur de beauté, l'humain parfait ; Schiller dans le futur. Il voulait se rêver de retour à l'âge d'or ; il voulait transformer le présent. Le premier a une manière passive, le second une manière active d'aborder la nature. Pour **Rousseau**, la plante sert d'échappatoire au conflit de l'âme humaine. Schiller l'utilise pour surmonter. Voici les antipodes.

19211223 - GA303, p. 16-17

### **Questions soulevées moins élémentaires, primitives que celle de 1919 (triarticulation).**

Une autre région que l'Allemagne, et en particulier l'Allemagne du Sud, le Wurtemberg, n'était pas accessible au mouvement anthroposophique à cette époque. Mais on voulait agir dans la région où l'on pouvait agir. Et cette action avait naturellement pris, à l'époque de son apparition dans le domaine social, une certaine nuance de couleur par rapport à ce qui était alors déterminant, surtout en Allemagne du Sud. Et cet élément déterminant était en fait le chaos social. On peut dire qu'une misère indescriptible, y compris sur le plan physique et matériel, pesait alors sur l'Europe centrale. Mais même cette misère physique et matérielle incommensurable était, pour celui qui est capable d'observer de telles choses sans se laisser prendre au piège, peu de chose par rapport à la misère spirituelle. Cette détresse d'âme avait d'ailleurs jeté l'humanité dans une sorte de chaos dans ce domaine, précisément en ce qui concerne le vouloir social. On sentait qu'en ce qui concerne la vie sociale, l'humanité était placée devant les questions les plus originales de l'évolution humaine en général. Les questions soulevées jadis par **Rousseau**, les questions qui ont ensuite pris une forme extérieure dans la Révolution française, ne touchaient pas aussi fortement aux aspirations et aux besoins humains les plus primitifs, les plus élémentaires, que les questions qui se posaient en 1919 dans les domaines sur lesquels nous devons justement agir. Tout ce qui, depuis des siècles, constituait l'organisme social tel qu'il s'était formé à partir des différents peuples, était remis en question. Et c'est de ce sentiment qu'est né mon bref « Appel » sur la triarticulation de l'organisme social « au peuple allemand et au monde de la culture », ainsi que mon livre « Les points essentiels de la question sociale dans les nécessités vitales du présent et de l'avenir », et c'est de ce sentiment qu'est né tout ce qui a été entrepris dans le sud de l'Allemagne pour traiter la question sociale. À cette époque, il était fondamentalement nécessaire, mais extrêmement difficile, de toucher les aspirations élémentaires du cœur humain. Les humains devaient chercher abstraitement, à partir de leur misère physique et morale, ce qu'il y avait de plus grand, et ils en étaient incapables dans l'état actuel des choses. Et plus d'un m'a dit à la fin de tel ou tel discours que j'ai prononcé : tout cela est peut-être beau, mais il s'agit de savoir ce que sera l'avenir parmi les humains ; nous avons été si souvent confrontés à la mort ces dernières années que nous sommes devenus indifférents à la pensée de l'avenir. Pourquoi devrions-nous maintenant nous intéresser davantage à l'avenir que nous n'avons pu le



faire lorsque les canons étaient pointés sur nos corps ? - C'est à peu près ainsi que l'on a toujours caractérisé le manque d'intérêt vis-à-vis du plus nécessaire dans l'évolution humaine.

19220830 - GA214, p. 193-194

## **Le bavard général de la civilisation moderne**

Mes chers amis, croyez-vous que si l'esprit de cette science de l'initiation doit vous parler, les mots doivent résonner de la même manière qu'ils doivent résonner ici sur Terre dans les conditions terrestres ordinaires ? Si j'essaie de vous faire comprendre comment le langage parlé humain devient différent quand il s'agit de développer le langage en relation avec les êtres du monde spirituel, vous ne vous méprendrez pas quand je vous dirai : moi-même je ne manquerai jamais de reconnaître la grande importance que - d'un point de vue purement terrestre - a **Rousseau**, par exemple, et je me préparerai, lorsque je parlerai d'un point de vue purement terrestre, à parler de **Rousseau** avec toute la verve et avec toutes les élévations et avec toute la bonne critique comme justement parlent d'autres. Mais si je devais tenter de revêtir de mots terrestres ce que la connaissance initiatique nous donne de **Rousseau**, alors je dois vous dire : **Rousseau** se présente à la science de l'initiation avec son égalitarisme, avec son nivellement spirituel, comme le bavard général de la civilisation moderne, avec beaucoup d'autres camarades ! C'est quelque chose que l'humanité n'accepte naturellement pas facilement : que d'un point de vue terrestre, on puisse qualifier quelqu'un de grand esprit. Mais si l'on veut vraiment connaître l'être humain et ce que j'ai dit, à savoir que la science initiatique moderne doit connaître le ciel et la terre et décrire le rythme mutuel entre les deux, alors il faut aussi dire que ce qui peut être décrit comme une grande personnalité, comme **Rousseau**, doit être appelé, précisément du point de vue initiatique, le bavard général de la vie spirituelle moderne. - C'est seulement dans l'harmonie de ce qui résonne d'un côté et de l'autre qu'émerge ce qui conduit à la véritable connaissance de l'humain. Car cette véritable connaissance de l'humain doit être construite sur ce sur quoi les anciens initiés ont construit, sur le : Ex deo nascimur. Toute mémoire doit être construite sur ce que nous pouvons rencontrer lorsque nous regardons vers le monde, où le Christ devient inconsciemment notre guide, comme je l'ai décrit aujourd'hui. Mais nous devons l'amener toujours plus dans notre conscience, afin que nous reconnaissons ce qui est dans le monde, qui est caractérisé par la mort, comme étant sous la conduite du Christ - que nous reconnaissons que nous vivons avec le Christ dans le monde mort : In Christo morimur.

193 Jean-Jacques **Rousseau**, 1712-1778, écrivain et philosophe français.

19220907 - GA344, p. 46

## **Monde physique et spirituel**

J'ai dit récemment dans une conférence à Londres qu'il faut s'habituer au fait que les choses dites pour le plan physique peuvent sembler opposées lorsque l'on fait des déclarations sur les mêmes choses à partir du monde spirituel. J'ai utilisé l'exemple suivant : sur le plan physique, il est tout à fait exact de dire que **Rousseau** fut un grand homme pour telle ou telle raison ; cela fonctionne bien pour le plan physique. Mais vu du monde spirituel, on ne peut que dire : **Rousseau** était le bavard général de



la civilisation moderne, car tout ce qu'il a dit n'est, vu du monde spirituel, que du bavardage superficiel. Cela signifie qu'aujourd'hui nous devons nous habituer intensément au fait que le monde spirituel est quelque chose de différent de ce monde physique. Il faut voir cela si l'on veut gagner une connexion/un pendant avec le monde spirituel.

19230000 - GA259, p. 804

## Comme "secours" dans un débat sur Steiner

En ce qui concerne la question sexuelle, il confirme que même les femmes très pures ressentent un dégoût quasi physique en présence de Steiner. Leese s'étonne que la troupe d'acteurs de Haass-Berkow, composée d'anthroposophes, donne malgré tout une impression de pureté intérieure. Jeremias fait les objections suivantes : Goesch lui semble tout à fait digne de confiance, mais Steiner prétend justement être par-delà le bien et le mal. « Seul l'observateur a une conscience ». Il demande : Steiner a-t-il pratiqué cette magie sexuelle pour son propre bien ou pour le bien des femmes ? Il ne veut pas jouer l'advocatus diaboli, il ne croit pas non plus que l'égoïsme puisse être exclu sur Terre dans ce domaine, même pas par l'ascèse que Steiner pratique manifestement. Même un trombone impur peut donner une bonne note (!). En revanche, le Dr Schweitzer souligne la conséquence de la déclaration que Jérémie a faite lui-même hier : « Seul un cœur pur peut voir Dieu » et « Le seul critère de l'anthroposophie est la fiabilité de son guide ». Ici, c'est l'un ou l'autre ! Le pasteur Kessler estime que les anthroposophes qui pensent vivre un approfondissement de leur christianisme ne vivent en réalité rien d'anthroposophique, mais quelque chose de chrétien qui était resté latent en eux jusqu'à présent. Werdermann considère que la fausseté de Steiner n'est pas prouvée. D'autres grands hommes comme **Rousseau** ou Mahomet ne se laissent pas non plus éclairer de manière aussi pure. Goesch dit dans sa conclusion : "La différence entre Steiner et le Christ, dont Leese voulait invoquer le pouvoir hypnotique, c'est que Steiner brise la conscience de l'autre et agit de manière purement négative, tandis que Jésus conduit à la liberté. Le pathos moral n'est pris au sérieux que dans les degrés inférieurs, pour lesquels il est calculé, et fait sourire dans les degrés supérieurs. L'acteur Haass a aussi un fort pouvoir hypnotique. Ses jeux sont destinés à attirer certaines personnes, notamment parmi les jeunes, qui sont justement accessibles de ce côté. D'ailleurs, ici aussi, on engraisse les veaux avant de les abattre. - Ce sont justement les personnes moralement compétentes qui sont volontiers utilisées par Steiner. La magie sexuelle n'est pas non plus pour lui une fin en soi, mais un moyen de déculpabiliser ses victimes. Steiner veut justement déployer son pouvoir par tous les moyens - c'est pourquoi il défend apparemment mal sa cause ; - c'est ainsi que le premier exposé d'un cycle contient généralement une somme d'absurdités sans rapport, mais pour chacun des auditeurs accessibles, il s'agit d'un morceau qui les rend avides d'en savoir plus. Le curé de la ville, M. Kessler, a évoqué les « dangers de l'anthroposophie pour l'Église ». Il a appris à la connaître en profondeur depuis quatre ans dans la ville industrielle souabe de Heidenheim, qui compte 18 000 âmes. Heidenheim est totalement contaminée par l'anthroposophie, c'est même un haut lieu de l'anthroposophie. La vie communale et économique ainsi que le système scolaire ont été organisés de manière anthroposophique. Ses principes directeurs sont les suivants : 1. dans son approche non historique, l'anthroposophie n'a aucune compréhension pour l'Église populaire devenue



## **Le karma tragique et ricanements démoniaques autour de l'appel à la nature.**

C'est une chose compliquée lorsqu'elle est exprimée, mais c'est une chose élémentairement simple lorsqu'elle est recherchée aujourd'hui par la jeunesse. Et lorsque l'appel à la nature retentit quelque part, il sort de l'âme de cette jeunesse. Elle veut alors se souvenir, se relier à la source divine de tout ce qui est terrestre et stellaire. Et c'est ce que l'on ressent lorsque la jeunesse d'aujourd'hui recherche à nouveau la nature. Il y a quelque chose d'un karma cosmique très profond dans la jeunesse d'aujourd'hui en quête de nature et d'esprit, quelque chose d'un karma cosmique qui ne peut être correctement saisi que dans le sérieux de l'âme. Pensons seulement à l'époque - nous l'appelons aujourd'hui l'époque de **Rousseau**, nous l'avons aussi connue en Allemagne, dans une période précédant celle de Goethe et de Schiller, ardente pour la nature, à l'époque du Sturm und Drang, qui a cependant touché à l'époque des cercles bien plus larges que ceux de la littérature - pensons à la manière dont l'appel à la nature a retenti de manière littéraire et abstraite dans de vastes régions de la civilisation. Représentons-nous seulement une fois les appels intensément chaleureux à la nature qui émanaient de l'âme de **Rousseau**. Oui, nombreux sont ceux qui, aujourd'hui déjà, sont émus en entendant ces appels à la nature. Mais qu'est-ce qui a répondu à ces appels à la nature ? Nous voulons retrouver la nature, la nature, criaient les jeunes gens. Goethe lui-même s'exclama d'une manière presque vieillie et réfléchie qui nous donne la chair de poule : "La nature ! Nous sommes entourés d'elle et enveloppés. . . Sans être invitée ni avertie, elle nous accueille dans le cycle de sa danse. . . ." - Goethe ne voulait pas prendre conscience de l'étroitesse de ce qui apparaissait comme un appel à la nature chez les **rousseauistes** et d'autres. Et si l'on se met à l'écoute du Goethe de l'époque, on ressent encore aujourd'hui, dans sa façon de ressentir la nature et de répondre aux appels des autres, quelque chose comme un léger frisson qui parcourt la surface de l'humain, et l'on ressent le frisson qu'il éprouvait justement à l'appel de la nature. Cet appel apparaissait à Goethe comme quelque chose de non naturel lui-même, et il voulait être admis dans le cycle de la danse de la nature, sans que cela soit demandé par lui, et il ressentait que la nature ne demande pas, que la nature n'avertit pas non plus. Puis vint, au 19<sup>e</sup> siècle, l'accomplissement de cet appel à la nature. C'était le savoir, le soi-disant savoir de la nature, l'appel sans cesse renouvelé à la nature dans le sens matérialiste le plus rigide, non seulement par rapport à la connaissance, mais par rapport à toute vie. Un accomplissement terrifiant du. Le **rousseauisme** est ainsi arrivé au XIX<sup>e</sup> siècle comme un royaume de démons, qui ont d'abord ricané lorsque les gens autour de **Rousseau** et des autres ont appelé à la nature, qui ont ensuite ri en se moquant de laisser la nature s'approcher de l'humanité sous une forme ahrimanienne, sous la forme ahrimanienne la plus extrême. Voilà l'arrière-plan. Et si nous regardons vers l'arrière-plan, alors vient l'ambiance du karma tragique, ce sentiment où quelque chose qui se trouve en bas dans les âmes de la jeunesse actuelle ne remonte à la pleine conscience qu'au prix des plus grandes difficultés intérieures de l'âme, quelque chose qui se trouve en bas depuis l'expiration du Kali Yuga. Il faut alors trouver cet appel à la nature, il faut alors trouver l'ancienne action des dieux dans



tout ce qui, dans la nature, s'appuie sur la terre et coule, s'aère et s'embrase, et dans tout ce qui, au-dessus de la nature, brille, s'occidentalise et vit. Doit être trouver, cet ancien esprit de la nature. Mais comment éviter ce qui, comme une pluie de démons sauvages, mais aussi comme une pluie de tromperies sauvages, a suivi l'appel de la nature au XIXe siècle ? Cela ne doit pas être ainsi ! Le 20e siècle ne doit pas devenir un siècle matérialiste ! Et c'est ainsi que la voix du karma crie dans l'âme des jeunes gens d'aujourd'hui : si vous laissez le XXe siècle devenir matérialiste comme l'était le XIXe, vous aurez perdu une grande partie non seulement de votre humanité, mais de celle de toute la civilisation. - C'est ce que l'on ressent en entendant de telles voix, et ce que l'on peut ressentir encore et toujours aujourd'hui de la manière la plus diverse, là où les cercles de jeunes se réunissent. C'est aussi ce qui rend justement de nombreux membres de ce mouvement de jeunesse si sûrs d'eux, dans un sentiment d'imprécision, de sorte que l'on peut entendre simultanément dans les âmes des jeunes des incertitudes, des chemins à suivre d'un côté ou de l'autre, et en même temps une sécurité qui émerge de cette imprécision et de cette incertitude, qui n'est pas encore tout à fait pleine de lumière, mais qui porte en elle une certaine force. Seulement, cette force ne doit pas être brisée, ne doit pas être brisée.

19231200 - GA260a, p. 339

### **Un immense appel à la nature : vieux.**

On a toujours admiré cela, mais pas comme la jeunesse actuelle le fait. Peut-être que la jeunesse d'aujourd'hui le fait de manière beaucoup plus imparfaite. Mais la jeunesse d'aujourd'hui le fait de telle manière qu'elle sent clairement que nous sommes impuissants. Nous devons d'abord parvenir à l'admiration la plus simple de la nature par des forces tout à fait élémentaires. Vous voyez, quand on est confronté à une telle chose, on ressent profondément la signification intérieure de tout ce mouvement de jeunesse. Il suffit de se souvenir de l'immense appel à la nature lancé par **Rousseau** et ses disciples, par exemple. Là aussi, il s'agissait d'un mouvement de jeunesse qui s'est même exprimé de manière explosive, bien plus impétueuse que le mouvement de jeunesse actuel. Qu'en est-il advenu ? De tout cela est né le plus grand philistinisme du XIXe siècle, précisément ce qui fait que la jeunesse se sent aujourd'hui si seule au sein de l'humanité civilisée actuelle. Ce qui est présent dans la vie spirituelle, ce qui est présent de telle sorte que les humains s'en réjouissent conventionnellement ou s'en irritent eux-mêmes, c'est vieux.

19231200 - GA260a, p. 344

### **Post-Rousseauisme**

Si l'on comprend ces lois du monde spirituel, on pourra éviter que le mouvement du 20e siècle ne devienne un philistinisme comme l'a été l'époque post-rousseauiste. Si ce qui peut maintenant enthousiasmer la jeunesse, du fait qu'elle est vraiment jeune, saisit de manière compréhensive le monde spirituel qui est là, alors l'époque de Michael arrivera. Si elle n'y parvient pas, alors le philistinisme du XXe siècle sera infiniment plus grand que celui qui a succédé à **Rousseau**. Il n'y a pas eu de citoyens plus braves qu'au XIXe siècle dans tous les siècles précédents, bien que les précédents n'aient pas connu le rousseauisme. Nous parlons beaucoup ici du principe de l'école Waldorf, de la nouvelle pédagogie. L'important, c'est de rester en croissance. Chaque jour, il y a un risque que les choses tournent au vinaigre. C'est de cela dont il s'agit,



que l'on ne s'endorme pas en restant collé à ses habitudes quand on doit faire quelque chose, quand on doit préparer quelque chose. Nous devons nous habituer à creuser un abîme entre le sommeil et la veille, nous devons pouvoir dormir correctement, mais aussi veiller correctement. Or, nous dormons continuellement là où nous devrions veiller. Nous ne sommes pas du genre à nous dire que nous devons toujours nous réveiller à nouveau, sinon tous les mouvements de réforme et de révolution ne nous serviront à rien. C'est justement dans les meilleurs efforts qu'il est bien pire d'être saisi par le philistinisme. Là où il y a une forte lumière, il y a aussi une forte ombre. Ce qui est nécessaire, ce n'est pas que l'on pense à telle ou telle chose qui doit se produire, mais que les humains sentent que le spirituel dehors parle d'une nature flamboyante, que le lever du soleil est devenu autre chose.

19240505 - GA353, p. 173

## Histoire de crapaud et d'un autre Rousseau I.

Vous voyez, si l'on veut comprendre ces choses, il faut d'abord se rendre compte que les humains âgées étaient vraiment beaucoup, on pourrait même dire, plus spirituels que les humains d'aujourd'hui. Pendant une période relativement longue, on savait quelque chose sur ces effets dans la nature qui sont en fait assez inconnus aujourd'hui. Je voudrais attirer votre attention sur quelques points à cet égard. Car on ne peut pas comprendre ce que les anciens Babyloniens et Assyriens voulaient avec leur astronomie si l'on ne comprend pas certaines choses qui sont en fait assez inconnues aujourd'hui. Par exemple, **Rousseau** raconte l'histoire suivante : en Égypte, dans une région plus chaude, dont nous avons aussi entendu des choses remarquables dans la dernière leçon, il était capable de faire en sorte que les crapauds restent immobiles et ne bougent pas du tout en regardant les animaux d'une certaine manière, par exemple les crapauds qui venaient vers lui, en les fixant droit dans les yeux. Les crapauds étaient paralysés. Il a toujours réussi à le faire dans des régions plus chaudes, comme l'Égypte.

173 Par exemple, **Rousseau** nous dit ceci : Se réfère au passage suivant de « Isis dévoilée » de H. P. Blavatsky : « Jacques Pélissier\* ... dit que les humains peuvent faire mourir les animaux au bout d'un quart d'heure en les fixant du regard. **Rousseau** le confirme par sa propre expérience en Égypte et en Orient, en tuant ainsi plusieurs crapauds. Mais la dernière fois qu'il l'essaya à Lyon, le crapaud, voyant qu'il ne pouvait échapper à son regard, se retourna, se gonfla et le fixa d'un regard si ardent sans bouger les yeux qu'une faiblesse le saisit, qui le conduisit même à un évanouissement, de sorte que pendant quelque temps on le crut mort. (H. P. Blavatsky, « Isis Unveiled », Leipzig, s.d., Vol. I, p. 399.) Le **Rousseau** mentionné n'est pas Jean-Jacques **Rousseau**.

\* Jean Jacques Pélissier, 1794 - 1864, duc de Malakof, maréchal de France ; participa à la conquête de l'Algérie en 1830, 1839-55, 1858-1859 ambassadeur à Londres, 1860 gouverneur général de l'Algérie.

19240505 - GA353, p. 179

## un autre Rousseau II.

Par exemple, vous pouvez trouver la preuve que les forces lunaires ne pénètrent pas du tout la Terre si vous demandez aux nageurs qui nagent au clair de lune. Ils re-



sortent bientôt car ils ont toujours l'impression de couler. L'eau est noire comme du charbon. Ça ne va pas dans l'eau, ça ne va absolument pas plus profondément, il ne se lie pas à la terre, la lumière de la lune. Et vous voyez donc que le fait est que les animaux et les plantes sont sous l'influence de la lumière de la lune, qui ne vient pas du tout de la terre, mais seulement de la surface extérieure jusqu'aux racines des plantes. Eh bien, cela vous donne un premier aperçu du ciel étoilé. Prenons maintenant l'exemple que je vous ai donné de **Rousseau**, qui était capable de paralyser, voire de tuer, des crapauds dans la zone torride, mais qui lui-même s'est paralysé dans la zone tempérée, à Lyon. Quelle est la base de cela ? Oui, messieurs, il suffit de considérer : si la terre, qui est une sphère, est presque une sphère lorsqu'elle est éclairée par le soleil, alors les rayons du soleil tombent presque verticalement dans la zone chaude. Là, ils apparaissent complètement différents de ceux de la zone tempérée, où ils tombent obliquement sur la terre, sous un angle complètement différent. Et tout comme la croissance et la reproduction des plantes et des humains sont sous l'influence de la lune, leurs pouvoirs animaux intérieurs, qui sont transmis au regard, sont sous l'influence du soleil. Ces pouvoirs animaliers, ces pouvoirs animaux, qui sont des actions, dépendent du soleil. Ainsi, le soleil, avec ses pouvoirs, fait que l'humain en Égypte peut facilement fasciner, paralyser et même tuer les crapauds, tandis que dans la zone tempérée, il doit se soumettre à l'influence des crapauds. Cela dépend donc encore une fois du soleil. Et alors vous saurez que parfois la pensée elle-même, et en fait toute votre vie intérieure, est plus difficile pour vous, et parfois plus facile. Cela dépend à son tour de Saturne, selon l'endroit où il se trouve.

19240505 - GA353, p. 190

### **un autre Rousseau III.**

Supposons que vous vouliez savoir à quoi ressemble une chaise qui n'est pas ici, et que quelqu'un vous décrive le bois ; Mais vous voulez savoir comment elle est conçue. Alors vous vous ennuierez si la personne assise à la chaise vous décrit simplement le bois. C'est donc ennuyeux aujourd'hui d'apprendre ce qu'on appelle l'anthropologie, la science de l'humain physique, parce que ce qui est important n'est pas décrit. Et si on le décrit avec -, cela n'a aucun rapport avec la question. La science stellaire ne sera donc efficace que si elle est combinée à la science de l'humain. Et c'est de cela qu'il s'agit ; C'est ainsi que je peux répondre correctement à cette question pour vous aujourd'hui. Il est tout à fait vrai qu'il faut comprendre des choses aussi importantes que celles que je vous ai dites sur **Rousseau** et Van Helmont – qui sont là, et qu'on ne peut pas comprendre depuis la Terre. Les gens sont déjà devenus matérialistes, même en termes de mots. Comment, par exemple, appelait-on quelque chose qui impliquait qu'un être humain soit capable de paralyser des animaux avec son regard ? C'est ce qu'on appelle le magnétisme. Oui, mais le mot magnétisme ne s'est appliqué plus tard qu'au fer, à l'aimant.

19240511 - GA236, p. 154-155

### **un autre Rousseau IV**

Car voyez-vous, il faudrait vraiment décrire la nature de l'activité de ces anciens maîtres parmi les humains comme une sorte d'effet magique, comme des effets qui se produisaient parce que la volonté humaine avait une influence beaucoup plus grande, même sur ce qui peut arriver à l'extérieur, qu'elle ne peut en avoir aujourd'hui.



d'hui. Aujourd'hui, la volonté ne peut agir sur le monde extérieur que par transmission physique. Si nous voulons pousser un objet, nous devons développer la volonté ; il faut pousser contre l'objet avec notre bras et notre main. L'effet direct de la volonté sur les processus externes, que nous appellerions aujourd'hui processus naturels, était encore présent à l'époque des anciens maîtres d'une manière que nous appellerions aujourd'hui effets magiques. On peut dire quelque chose comme ceci : les derniers vestiges de tels effets de la volonté humaine ont persisté jusqu'à il y a relativement peu de temps. Par exemple, **Rousseau** nous raconte comment, dans certaines régions plus chaudes, il parvenait à paralyser, voire à tuer, les crapauds qui s'approchaient de lui simplement en les fixant du regard. Cette efficacité de la volonté humaine, qui existait dans les régions plus chaudes jusqu'au XVIIIe siècle, a progressivement diminué. Elle était encore présente à l'époque de l'Égypte ancienne sous la forme de l'influence de la volonté humaine sur la croissance des plantes ; la volonté pourrait encore favoriser la croissance des plantes. Et lorsque les anciens maîtres primordiaux étaient sur Terre, il était tout à fait possible de placer même les processus naturels sans vie sous le contrôle de la volonté humaine. Ces choses dépendent bien sûr, ou dépendaient, d'une intuition instinctive précise des connexions du monde, qui restent complètement cachées à la science brute d'aujourd'hui. Que, par exemple, les effets de la chaleur jouent un rôle important dans les effets de la volonté humaine, cela ressort du fait que le même **Rousseau** qui était capable de tuer des crapauds avec son regard dans des régions plus chaudes a également essayé plus tard à Lyon de regarder un crapaud en face de telle manière qu'il pouvait croire que son regard le paralyserait au moins. Et voilà que ce n'était pas le crapaud qui était paralysé, il le regardait de toutes ses forces, et il était paralysé d'une certaine manière et devait être ramené à la vie par le médecin avec du venin de serpent. Cette manière de développer la volonté est entièrement liée à la prise en compte de la connaissance instinctive de ce qui existe dans l'environnement humain.

154 Par exemple, **Rousseau** nous dit encore : Se référant à un passage de « Isis dévoilée » de Blavatsky : « Jacques Pélissier ... dit que les humains peuvent faire mourir les animaux au bout d'un quart d'heure en les fixant du regard. **Rousseau** le confirme par sa propre expérience en Égypte et en Orient, en tuant ainsi plusieurs crapauds. Mais la dernière fois qu'il l'essaya à Lyon, le crapaud, voyant qu'il ne pouvait échapper à son regard, se retourna, se gonfla et le fixa d'un regard si ardent, sans bouger les yeux, qu'une faiblesse le saisit, qui le conduisit même à un évanouissement, de sorte que pendant quelque temps on le crut mort. H. P. Blavatsky, « Isis dévoilée », Leipzig, s.d., p. 399. (Le **Rousseau** mentionné n'est pas Jean-Jacques **Rousseau**. D.H.)

19240617 -GA217a, p. 163-164

## **La réponse du 19<sup>e</sup> siècle à l'appel à la nature.**

C'est compliqué quand on le dit, mais c'est d'une simplicité élémentaire quand c'est recherché par la jeunesse d'aujourd'hui. Et quand l'appel à la nature se fait entendre quelque part, il vient de cette âme de jeune. Elle désire alors avoir un souvenir, une connexion avec la source divine de tout ce qui est terrestre et étoilé. Et c'est ce que l'on ressent lorsque les jeunes d'aujourd'hui se tournent à nouveau vers la nature. Il y a quelque chose d'un karma des mondes profond et sérieux chez les jeunes d'aujourd'hui qui recherchent la nature et l'esprit, quelque chose d'un karma monde qui



ne peut être véritablement saisi que dans le sérieux de l'âme. Si nous pensons un instant à la façon dont, dans le passé – nous l'appelons aujourd'hui l'ère **Rousseau** – nous l'avons vécue aussi en Allemagne, avec une génération de prédécesseurs comme Goethe et Schiller, passionnés par la nature et qui ressentaient cette époque, alors même aujourd'hui, nous ressentons, de la façon dont il ressentait la nature et comment il répondait aux appels des autres, quelque chose comme une douce chair de poule qui se répand sur la surface de l'humain, et nous ressentons le frisson qu'il ressentait à cet appel même à la nature. Cet appel lui-même semblait à Goethe quelque chose d'anormal, et il voulait être inclus dans le cycle de la danse de la nature sans qu'on le lui demande, et il sentait que la nature ne demande pas, ni n'aver-tit. Puis, au XIXe siècle, cet appel de la nature a été exaucé. C'était la connaissance, la soi-disant connaissance de la nature, l'appel toujours retentissant à la nature dans le sens matérialiste le plus rigide, non seulement par rapport à la connaissance, mais par rapport à toute vie. Un accomplissement horrible du **rousseauisme** est survenu au XIXe siècle, comme un royaume de démons qui ont d'abord ri lorsque les gens au-tour de **Rousseau** et des autres ont appelé à la nature, puis ont ri avec mépris en per-mettant à la nature de s'approcher de l'humanité sous une forme ahrimanienne, sous la forme ahrimanienne la plus extrême. Voilà le contexte. Et lorsque nous re-gardons ensuite vers le juste milieu, alors vient l'ambiance du karma tragique, cette ambiance où quelque chose qui se trouve au plus profond de l'âme de la jeunesse d'aujourd'hui ne s'élève à la pleine conscience qu'avec les plus grandes difficultés spirituelles intérieures, quelque chose qui se trouve là depuis la fin du Kali Yuga.

19240720 - GA217a, p. 179-180

## **Encore et toujours : jeunesse, nature, âge mûr ?**

Vous voyez, quand vous rencontrez quelque chose comme ça, vous ressentez très profondément, très profondément, la signification intérieure de tout ce mouvement de jeunesse. Souvenez-vous simplement de l'immense appel à la nature lancé par **Rousseau** et ses disciples, par exemple. Il y avait aussi un mouvement de jeunesse qui s'exprimait de manière explosive, beaucoup plus orageux que le mouvement de jeu-nesse d'aujourd'hui. Qu'est-ce qui en est ressorti ? Tout cela a donné naissance au plus grand philistinisme du XIXe siècle, précisément ce qui fait que les jeunes d'au-jourd'hui se sentent si seuls au sein de l'humanité civilisée contemporaine. Ce qui existe dans le domaine de la vie spirituelle, ce qui existe de telle manière que les hu-mains s'en réjouissent conventionnellement ou même s'en agacent, est devenu vieux. La jeunesse ressent encore plus, elle le ressent. Mais je dois accorder la plus grande importance aux aspects plus cognitifs. Tant de choses sont révolutionnées et réformées aujourd'hui. C'est si horriblement vieux, si horriblement mourant, de vouloir révolutionner. Ce sont toutes des choses qu'une personne née au tournant du siècle, si elle est honnête avec elle-même, ne peut pas vraiment développer. Ainsi ressent la jeunesse. Les jeunes ressentent : Nous n'avons pas pu grandir, même en tant qu'enfants, aux côtés de personnes plus âgées dont nous aurions pu développer un joyeux enthousiasme pour la nature. Non, nous avons réellement vu les âmes grandir de façon sauvage. - Et puis l'envie est venue : Sors ! N'importe où, où que ce soit ! Toujours hors de ce que les siècles ont apporté ! Oui, vous voyez, quand je parle de cette question, je parle vaguement/indéterminé. C'est précisément ce qui est né-cessaire dans la vie : vague/indéterminé, mais sincère à force du cœur. Si on veut le



ramener à la clarté philistine habituelle, alors on le falsifie.

19240720 - GA217a, p. 184-185

## **Appel à la nature, philistinisme et cœurs (dont celui de Schiller).**

Si l'on comprend ces lois du monde spirituel, il sera alors possible d'empêcher que le mouvement du XXe siècle ne devienne aussi philistin que l'ère post-rousseauienne. Quand ce qui peut aujourd'hui inspirer la jeunesse parce qu'elle est vraiment jeune saisira avec compréhension le monde spirituel qui existe, alors l'ère de Michael viendra. Si elle n'y parvient pas, alors le philistinisme du XXe siècle sera infiniment plus grand que celui qui a suivi Rousseau. Il n'y a jamais eu de citoyens plus vertueux qu'au XIXe siècle, même si les siècles précédents n'ont pas connu le rousseauisme. On parle beaucoup ici du principe de l'école Waldorf, de la nouvelle pédagogie. Le plus important est de continuer à grandir. Chaque jour, il y a un risque que les choses tournent mal. — C'est ce qui compte, qu'on ne s'endorme pas en s'accrochant aux habitudes quand on doit faire quelque chose, quand on doit préparer quelque chose. Nous devons nous habituer à créer un gouffre entre le sommeil et l'éveil ; Nous devons pouvoir dormir correctement, mais aussi nous réveiller correctement. Mais nous dormons continuellement là où nous devrions être éveillés. Nous ne sommes pas de ceux qui se disent : il faut se réveiller encore et encore, sinon tous les mouvements de réforme et de révolution ne nous serviront à rien. C'est bien pire, surtout avec les meilleures vellétés, lorsqu'elles sont saisies par le philistinisme. Là où il y a une forte lumière, il y a aussi une forte ombre. Ce qui est nécessaire, ce n'est pas de penser à ceci ou à cela qui devrait arriver, mais que les humains ressentent : l'extérieur spirituel parle d'une nature flamboyante, le lever du soleil est devenu autre chose. Mais nos cœurs sont aussi devenus différents, nous ne portons plus les mêmes cœurs dans la poitrine. Notre cœur physique est devenu dur, notre cœur éthérique est devenu plus mobile. Nous devons trouver la possibilité de nous adresser à notre cœur extrasensoriel. Nous devons comprendre la science de l'esprit dans cette direction. La science de l'esprit, aussi aride que cela puisse paraître, est devenue quelque chose dont tout le monde parle. La science est quelque chose d'assez paresseux. Il faut être clair, la science de l'esprit est ce qui doit vivre dans les cœurs. Les cœurs des jeunes sont faits pour ressentir ce qui est juste dans ce domaine. Il faut avoir le courage de le penser vraiment. Schiller a eu beaucoup à dire au monde à partir de son enthousiasme. Il est mort dans des circonstances étranges. Mais on l'a tout de même examiné et on a trouvé son cœur. C'était un sac vide, tout desséché, brûlé.

19240917 - GA282, p. 285-286

## **Robespierre se compare dans une pièce de Hamerling utilisée pour un cours d'art dramatique.**

Tu méprises le nom - pourquoi pas aussi la chose ? Robespierre, à qui il est naturellement fatal d'être ainsi placé au centre de ses faiblesses, qui sont pourtant ses grandeurs - Saint-Just s'arrête -, Robespierre devient un peu agité, va et vient. Comme il doit d'abord se justifier devant la raison, il ne répond pas tout de suite, mais il en profite pour faire un peu les cent pas. Puis il tape sur l'épaule de Saint-Just : "Écoute-moi, Saint-Just ! La parole est pour moi un outil, une arme. Pour toi, ce sera un mes-



sager confidentiel de mes pensées - pour autant que tu puisses les comprendre. Je suis peut-être, comme tu l'as dit, un enthousiaste secret. J'aime l'humanité, comme Rousseau l'aimait ! Mais que sont pour moi les humains individuels ? Je les méprise. Retire l'humain moyen de la masse - son essence est la déraison synthétique nue. Laisse-le dans la masse, à sa place, et il fait partie d'un tout certes aveugle, mais infalsifiable. L'humanité suit toujours le chemin qui mène au but, mais inconsciemment, dans une pulsion aveugle, comme un noctambule. Le tintement des clochettes des phrases avec lesquelles elle veut se faire comprendre sa pulsion aveugle, son chemin et son but, n'a pas grand-chose à dire. La plupart des mots se mêlent à sa marche sans sens, simplement pour l'encourager, comme les aboiements d'un chien dans le roulement des roues. Seuls quelques élus suivent le chemin de manière vraiment consciente. Ces peu sont des régulateurs, des guides, des promoteurs, des pionniers - ils ont le grand but en tête - et uniquement celui-ci. - Sais-tu, ami, ce qu'est une grande idée ? ST. JUST : Je crois le savoir. ROBESPIERRE : Sais-tu ce que veut dire le mot conséquence ? ST. JUST : Je pense. ROBESPIERRE : J'aime bien ça. - L'individu, son bien-être et son malheur, sa vie ne sont rien pour moi. Je le laisse sans crainte passer à la moulinette pour la grande cause. Suis-je cruel ? Mère Nature fait de même. Je souhaite, je veux que le raisonnable se réalise sur terre. C'est mon principe - mon idéal - qui me passionne ou m'obsède, si tu préfères, me possède de façon démoniaque. - L'inévitable me dérange, me tourmente, comme un mauvais son dans l'oreille. Je ne le supporte pas. Je ne veux pas de rois, je ne veux pas d'aristocrates, je ne veux pas de privilèges, je ne veux pas de domination sacerdotale, je ne veux pas de domination du sabre, je ne veux pas non plus de domination de la plèbe - rien d'une suprématie accordée par le hasard, la naissance, la ruse égoïste ou la force brute - car tout cela est déraison et abomination sur terre. Je ne veux pas d'autre suprématie que celle de la raison sur la bêtise. Celui qui fait partie des vrais privilégiés n'obtient sa prépotence sur la foule que parce qu'il représente, face à cette foule, une foule encore plus grande : l'humanité. Je me considère comme l'un d'entre eux. Je sens la flamme de l'humanité briller et brûler en moi - elle allume en moi des braises de fièvre - elle brille, mais elle consume aussi - la lumière exige la soumission, l'obéissance - de moi aussi - elle est féroce - elle consume mon humanité - et alors les petits s'étonnent que je sois un « inhumain ». Celui qui porte le flambeau de cette lumière est l'esclave de cette lumière : mais face aux enfants des ténèbres et du crépuscule, il est seigneur et roi. Il y aura toujours des rois ; mais les sceptres et les couronnes, les mascarades de cour et les troupes de trotteurs, c'est de la folie, c'est de la déraison sordide ! La meilleure tête n'a qu'à s'avancer pour régner. C'est pour quoi rien de la dictature, mon ami, rien de la dictature ! Pas de noms, de titres et de dignités, pas de mascarades, de satellites et de haches de licteurs - tout cela ne fait que compromettre, discréditer ... Restons dans la voie républicaine et législative. Si la France fait ce que je conseille, que dois-je ordonner ? - Pas de dictature, mon ami, épargne-moi avec cela ! C'est alors Robespierre.

